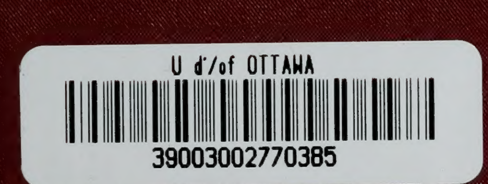

U d'/of OTTAWA
39003002770385

25-2-50

HISTOIRE DE BAYARD

3e SÉRIE IN-8°



Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

HISTOIRE

DE BAYARD

SURNOMMÉ

LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE

ÉDITION REVUE

PAR

RENÉ D'ISLE

Dix gravures

Bibliothèque des Élèves D. O. Students' Library

Bibliothèque des Élèves D. O. Students' Library

LIBRAIRIE NATIONALE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

DG
541.8
.B3 I8



Le jeune Bayard se distingua par son adresse à dompter un cheval fougueux (page 11)

HISTOIRE DE BAYARD

CHAPITRE Ier

La province du Dauphiné a été féconde en grands capitaines. C'est de cette partie de la France que sont sortis les Clermont, les Beaumont, les La Tour-du-Pin, les Morton-Chabrillan ; et beaucoup d'autres, dont les noms ont brillé dans l'histoire.

La maison du Terrail figurait avec éclat parmi cette noblesse antique et valeureuse, et depuis six cents ans elle possédait la terre de Grenion, à quelques lieues de Grenoble.

Pierre du Terrail, célèbre sous le nom de chevalier Bayard, naquit, en 1476, d'Aimon du Terrail et d'Hélène Alleman ou des Alleman, une des maisons les plus anciennes du Dauphiné. La chambre où il vint au monde est une espèce de temple conservé avec soin et qu'on visite par vénération : l'on n'y entre jamais sans être saisi d'un sentiment d'héroïsme. Bayard, sorti d'une race guerrière, en eut toutes les inclinations généreuses. Un de ses ancêtres, sous les règnes de Charles VI et de Charles VII, fut surnommé Terrail-l'Épée, à cause de son adresse à manier cette arme, dont il ne se servit jamais que contre les ennemis de sa patrie.

Son père, accablé d'années et épuisé par les fatigues de la guerre, désira savoir de ses enfants quel état ils voulaient embrasser.

L'aîné, sans ambition, déclara qu'il voulait vivre paisiblement auprès du foyer,

pour rendre à son père et à sa mère âgés, les devoirs qu'exigeait la piété filiale. Les deux puînés laissèrent apercevoir un penchant décidé pour l'état ecclésiastique. Bayard, interrogé à son tour, répondit qu'il était résolu de marcher dans le chemin frayé par ses ancêtres, et qu'étant héritier de leur nom, il espérait l'être de leur gloire.

Le père, saisi de joie, l'embrasse, et sur-le-champ il fait inviter ses parents et ses amis pour leur annoncer les heureux penchants de son fils. Le jeune Bayard les accueillit avec une fierté si noble et si modeste, que tous présagèrent qu'il serait un jour également propre à obéir et à commander.

Le bon vieillard dit aux invités qu'avant de mourir, il avait voulu consulter ses enfants sur le choix d'un état, et qu'il avait rassemblé ses parents et ses amis pour leur faire part des inclinations guerrières du jeune Bayard. Tous furent d'avis qu'il fallait seconder ses nobles penchants, et conseillèrent au père, — qui vivait dans une médiocrité honorable, — de mettre son fils page chez le duc de Savoie, qui de tout

temps avait eu des sentiments de prédilection pour les du Terrail.

A cette époque, les souverains et les grands faisaient éclater leur magnificence en se chargeant d'élever la jeune noblesse et de lui donner une éducation conforme à ses destinées futures.

C'était à cette école que se formaient les guerriers qu'on familiarisait avec les fatigues par des exercices pénibles qui en fortifiaient la vigueur.

L'éducation des pages se proposait moins de les rendre aimables qu'utiles : la discipline était austère.

Le vieux du Terrail, — chargé de famille, et forcé d'être économe dans ses dépenses à l'égard de ses enfants, — eut recours à un ecclésiastique de ses parents qui fournit au jeune Bayard les moyens de se présenter avec décence.

Sa mère, — prodigue en exhortations, mais sans fortune, — épuisa ses ressources pour lui fournir cent écus d'or de 3 livres et 10 sols chacun, avec un cheval plus vigoureux que magnifique.

Telles étaient les mœurs du temps ; c'était par l'amour de ses devoirs, et non par

la dépense, qu'on acquérait l'estime publique.

Dès le jour où Bayard fut présenté au duc de Savoie, ce prince en conçut les plus hautes espérances.

Une physionomie heureuse et sympathique fait souvent une impression plus durable que les talents et la beauté.

Son adresse à manier un cheval ; ses grâces dans tous les exercices ; son caractère modeste, lui concilièrent l'estime et l'amour de ses maîtres et de ses camarades.

Le duc et la duchesse le regardèrent comme un de leurs enfants.

Le roi Charles VIII s'était transporté à Lyon, où rempli de projets politiques, il ne semblait occupé qu'à donner des carrousels, des tournois et d'autres fêtes, images de la guerre. Le duc de Savoie s'y rendit avec sa cour.

Le jeune Bayard se distingua par son adresse à dompter un cheval fougueux et indocile à toute autre main qu'à la sienne. Il fit, à bride abattue, plusieurs courses devant le roi, qui ne cessait de lui crier : « *Pique*, page, *pique*. » Toute l'assemblée

jeta le même cri; et, c'est ce qui lui fit donner le surnom de « *Piquet.* »

Le monarque, étonné de son adresse, apprit avec plaisir que ce jeune cavalier était né son sujet, et sortait d'une des plus illustres maisons du Dauphiné, qui de tout temps avait produit de grands hommes de guerre. Charles VIII voulut le voir souvent à cheval, et en fut si satisfait, qu'il s'écria :

« Il est impossible que ce jeune homme » ne soit bien né : monsieur le duc, voulez- » vous me l'accorder? vous ne pouvez me » faire un don plus agréable. »

Le duc lui fit généreusement ce sacrifice.

Bayard, rentré en France, fut reçu parmi les pages du roi, où il se perfectionna dans les exercices qu'on exigeait alors du militaire.

Dès qu'il fut parvenu à l'âge de dix-sept ans, le comte de Ligny, fils du connétable de Saint-Pol, le fit homme d'armes dans sa compagnie et gentilhomme de sa maison, avec 300 livres de gage.

Dans un troisième voyage que le roi fit à Lyon, le seigneur de Vaudrai, Franc-Comtois, d'une valeur et d'une adresse éprou-

vées, fit le défi de combattre à pied et à cheval, avec la lance et la hache.

Bayard se présenta en lice. Cette audace fut taxée de témérité; on ne pouvait concevoir comment un si jeune homme osait lutter contre un des plus rudes chevaliers de la chrétienté.

Dès que le ban fut publié, Vaudrai entra dans la carrière, où il préluda contre les premiers seigneurs de la cour, qui, ainsi que lui, méritèrent les suffrages de l'assemblée.

Bayard parut ensuite avec une mâle assurance, présage heureux de son triomphe prochain : il excita les plus grands applaudissements.

Le roi s'écria :

— Par la foi de mon corps, Piquet, — pour son coup d'essai, — vient de montrer ce qu'il sera un jour.

Le comte de Ligny — craignant que la vie trop douce de la cour n'amollit son courage, — l'engagea à aller rejoindre sa compagnie d'ordonnance en Picardie. Il prit congé du roi, qui lui dit :

— Piquet, mon ami, continuez comme vous avez commencé.

Et il assaisonna ces paroles obligeantes d'un don de cent écus, et du plus beau cheval de son écurie.

Le comte de Ligny, — qui le chérissait comme un élève formé par ses leçons, — lui fit présent de deux habillements complets, et d'un superbe cheval.

Impatient de se rendre à son poste, il y fut reçu comme le favori de son roi : cent vingt gentilshommes furent à sa rencontre; son entrée dans la ville avait l'air d'une pompe triomphale.

Sollicité de donner un tournoi, il s'empressa d'accepter.

Comme Bayard excellait dans ces sortes de jeux militaires, je vais donner l'ordonnance qui fut publiée pour ce tournoi; d'autant plus que ces jeux sont, aujourd'hui, étrangers à nos mœurs :

« Pierre de Bayard, gentilhomme du
» Dauphiné, nouvellement initié au métier
» de la guerre sous les ordres du haut et
» puissant seigneur le comte de Ligny, fait
» crier et publier un tournoi hors et tout
» proche les murs de la ville d'Aire, à tous
» venants pour y combattre à trois coups de

» lance, sans lice, à fer émoulu, et armés » de toutes pièces, et à douze coups d'épée, » le tout à cheval, dont le prix pour le » mieux faisant sera un bracelet d'or » émaillé de sa livrée, du poids de trente » écus; que, le lendemain, sera combattu » à pied, à la lance, à une barrière de hau- » teur d'appui, et qu'après la lance rompue » il y aura assaut à coups de hache, à la dis- » crétion des juges et gardes du camp; » dont le prix, pour le mieux faisant, sera » un diamant de la valeur de quarante » écus. »

Il y avait alors, en Picardie où cette ordonnance fut publiée, huit cents hommes d'armes dont les chefs s'étaient rendus célèbres par leur adresse et leur valeur dans ces sortes de combats.

Les plus braves s'empressèrent de se rendre à Aire.

On y vit paraître le maréchal de Corde, l'illustre La Palisse, le capitaine d'Ars; enfin, tous les guerriers passionnés pour la gloire.

Bayard, au jour indiqué, entra le premier dans la carrière; et, aussitôt, Aymon de

Salvaing se présenta pour le combattre.

L'attaque et la défense furent si vives que leurs lances se brisèrent. Les deux juges du camp firent sonner les trompettes pour célébrer ce bel assaut.

A la seconde charge, Salvaing lui porta un si rude coup au coude qu'on le crut hors de combat; mais, dans le moment.

Bayard l'atteignit au-dessus de la visière, avec tant de violence, que le combat fut terminé.

Après que les autres braves eurent fait leur course, — dont ils s'acquittèrent avec gloire, — les combattants se rendirent dans la salle du festin, où ils reçurent les félicitations les plus empressées.

Le lendemain, le même spectacle fut renouvelé, et Bayard se présenta le premier dans la carrière; il y fut suivi par le capitaine Suker, réputé pour un des plus redoutables combattants.

Ils se portèrent de si terribles coups que leurs lances furent mises en lambeaux. Alors ils eurent recours à la hache suspendue à leur ceinture, et s'en servirent avec une espèce de fureur; de sorte qu'on

eût dit que cette image de la guerre était un combat réel.

Suker fut renversé d'un coup qui lui fut porté par dessus la barrière. Alors les juges du camp crièrent :

— C'est assez ; qu'on se retire!

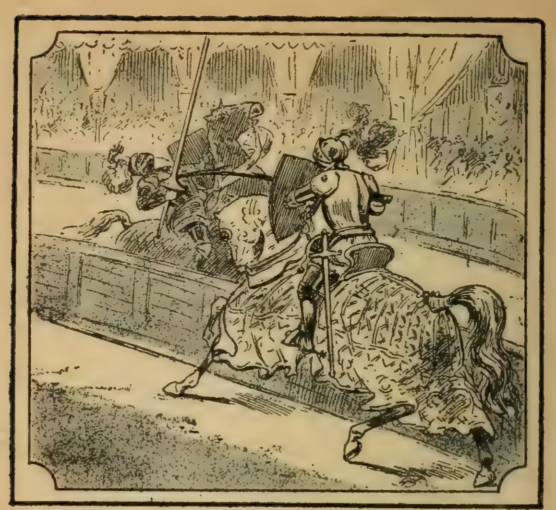
Dès que les combattants furent désarmés, les juges allèrent aux opinions.

Tous les suffrages se réunirent en faveur du chevalier Bayard, qu'on laissa dispensateur des prix, pour les adjuger lui-même à ceux qu'il en croirait les plus dignes.

Bayard, sans prédilection, décerna le prix de la première journée au seigneur de Bellabre, que la conformité de caractère rendit, dans la suite, son plus constant ami.

Celui de la seconde journée fut décernée au capitaine Fougas, qui commandait les Ecossais.

Son discernement, dans la distribution de ce prix, parut si juste, qu'il n'y eut point de mécontents.



Il reçut à son tour un si terrible coup qu'il en fut renversé
(page 21)

CHAPITRE II

Jusqu'ici Bayard n'avait vu que l'image de la guerre, et c'était dans ces combats simulés.

L'entreprise de Charles VIII, sur le royaume de Naples, ouvrit le champ de la gloire à la noblesse française.

Cette campagne fut mémorable par la rapidité des conquêtes. Charles, vainqueur, entra dans Naples en conquérant, et s'y fit proclamer roi, comme il avait déjà forcé

Alexandre VI à le couronner empereur de Constantinople, titre pompeux qui ne pouvait que flatter sa vanité.

Après avoir pris des précautions pour donner de la stabilité à ses nouveaux Etats, il reprit la route de France avec une partie de son armée.

Les alliés, — instruits de l'état de ses forces, — crurent devoir profiter de leur supériorité pour l'attaquer et le surprendre dans sa marche. Cent mille ducats furent promis à l'assassin qui le livrerait, mort ou vif, et six ducats par chaque tête de Français.

Les forces réunies des alliés formèrent une armée de soixante mille combattants, qui fondit sur les Français dans les plaines de Fornoue. Le carnage fut affreux. La valeur triompha du nombre. Dix mille ennemis restèrent sur la place dans cette journée; et leur destruction aurait été totale sans un torrent qui, débordé par la pluie, mit une barrière entre les deux armées.

Ce fut là que Bayard fit le premier essai de cette valeur tranquille qui s'élève audessus de la crainte des périls, et qui ne les affronte que quand ils sont nécessaires.

Deux chevaux furent tués sous lui. Il prit une enseigne de cinquante hommes d'armes qu'il présenta au roi, dont il reçut une gratification de cinq cents écus qui lui fut moins chère que les louanges du monarque.

La mort de Charles VIII plaça Louis XII sur le trône.

Ce prince, trop faible pour rentrer dans ses droits sur le duché de Milan, tant qu'il ne fut qu'homme privé, résolut de les faire valoir aussitôt qu'il fut roi. Son armée, conduite par Trivulce et d'Aubigny, obligea Ludovic Sforze à abandonner ses Etats usurpés pour aller chercher un asile en Allemagne. Toutes les places ouvrirent leurs portes, et la conquête du Milanais se fit sans effusion de sang.

Comme la valeur n'éclate que par la résistance qu'on lui oppose, les Français furent vainqueurs et conquérants sans gloire.

Occupés de leurs plaisirs, ils se livrèrent à leurs penchants pour les tournois. Bayard profita de ce loisir pour se rendre à la cour de Savoie, où il avait pris ses premières

leçons de guerre. Il y reçut l'accueil le plus honorable.

La gloire qu'il s'était acquise à la journée de Fornoue avait justifié l'idée qu'on avait conçue de sa valeur et de ses talents : il fut admis à la table de la duchesse.

Cette princesse et les dames de sa cour le prièrent de donner un tournoi dans la ville de Carignan. Cette prière obligeante fut un ordre pour lui.

Le prix fut un bracelet de sa dame, où était attaché un rubis estimé cent ducats, qui serait délivré *au mieux faisant* à trois coups de lance sans lice, et douze coups d'épée.

Quinze seigneurs se présentèrent pour combattre, qui tous s'étaient signalés dans des tournois.

Bayard entra en lice contre le seigneur de Rouastre — adversaire redoutable, — qui du premier coup mit sa lance en éclats ; mais il reçut à son tour un si terrible coup dans le haut de sa buffletterie, qu'il en fut renversé. A la seconde et à la troisième lance, Bayard eut le même avantage; et son rival, quoique vaincu, partagea les applaudissements des spectateurs.

Les autres seigneurs, qui entrèrent en lice, signalèrent également leur adresse : mais Bayard remporta la palme, et le prix lui fut déféré.

Quelques agréments qu'il trouvât à la cour de Turin, son cœur l'entraînait vers l'Italie, où l'attendait la gloire.

Sforze, — avec l'or qu'il avait enlevé du Milanais, — avait rassemblé une armée formidable avec laquelle il rentra dans la Lombardie, dont il fit la conquête.

Louis XII, instruit de cette révolution, y envoya une puissante armée composée de la fleur de la noblesse française.

Bayard, impatient d'exercer sa valeur, proposa à ses compagnons d'enlever un détachement de trois cents chevaux qui voltigeait autour du camp des Français. Cette proposition fut reçue avec applaudissement.

Le capitaine ennemi, prévenu par ses espions qu'on devait l'attaquer, s'avança avec des forces supérieures ; et, dès qu'il fut en présence, il engagea une action vive et meurtrière qui fut longtemps indécise.

Bayard, surpris de tant de résistance, harangue ses compagnons épuisés de fati-

gue, et son éloquence militaire leur donne des forces nouvelles.

Ils fondent sur les ennemis avec tant d'impétuosité que ceux-ci n'ont d'autre ressource que de chercher un asile dans la ville de Milan.

Bayard, entraîné par un courage imprudent, les poursuit avec tant d'acharnement qu'il entre confondu avec eux dans la ville. La croix blanche qu'il porte le fait reconnaître pour Français : aussitôt il est environné et fait prisonnier.

Cette faute audacieuse étonna les officiers et les soldats.

Sforze, qui en fut informé, eut la curiosité de le voir; il fut surpris de trouver, dans ce jeune prisonnier, cette mâle confiance qu'il eût admirée dans un vieux capitaine après une victoire. Le prince, charmé de ses réponses et des conseils qu'il en reçut, lui dit :

— Je vous rends la liberté, et je suis disposé à vous accorder tout ce que vous pouvez désirer.

— Je ne demande, répondit-il, que mes armes et mon cheval.

Et cela lui fut sur-le-champ rendu.

Il partit, en protestant que, — hors le service de son maître et son honneur sauf, — il serait toujours prêt à exécuter les ordres du prince.

Sforze, sans bornes dans sa générosité, lui donna une escorte pour le conduire en sûreté à l'armée française.

Je n'entrerai point dans les détails de cette guerre. Comme Bayard n'avait point de commandement, et que la gloire des succès n'appartient en apparence qu'aux généraux, je ne citerai qu'un fait qui dévoile la noblesse de ses sentiments.

Quand Louis XII eut fait la conquête de la Lombardie, il crut devoir récompenser ses généraux par le don des places qu'ils lui avaient acquises.

Dans la distribution de ces magnifiques largesses, le comte de Ligny fut gratifié des villes de Tortone, de Voghera, qui se déclarèrent pour la cause de Sforze.

Le comte, — pour les punir de leur rébellion, — marcha contre elles avec tout l'appareil de la vengeance.

Les habitants de ces villes lui députèrent vingt des plus qualifiés d'entre eux pour solliciter sa clémence ; ils se jetèrent à ses

genoux, tête nue, en criant miséricorde.

Le comte parut d'abord inexorable; mais enfin il se laissa fléchir par les prières du capitaine d'Ars, qui daigna se déclarer leur intercesseur.

Après avoir obtenu leur grâce, ils offrirent un présent de trois cents marcs de vaisselle d'argent; le comte, qui ne voulait point faire payer sa clémence, rejeta ce don avec dédain; mais apercevant Bayard, il lui dit :

— Piquet, prenez toute cette vaisselle, je vous la donne pour votre cuisine.

— Permettez-moi, répond Bayard, d'imiter votre refus. A Dieu ne plaise que je veuille m'approprier ce qui a appartenu à des traîtres ! cela souillerait ma maison.

Mais enfin, forcé d'emporter cette vaisselle, il en fit la distribution à ceux qui l'environnaient, sans en rien réserver pour lui.

Ce généreux désintéressement excita l'admiration de toute l'assemblée, et le comte s'écria :

— Quel dommage qu'il ne soit pas né roi ! il ferait la conquête de l'univers sans tirer l'épée. Je vous prédis qu'il sera un

des plus grands hommes de son siècle, autant par ses mœurs que par son courage.

Il ne se borna point à des louanges stériles; et, connaissant la médiocité de la fortune de Bayard, il voulut le dédommager de sa modération en lui envoyant le lendemain de riches habits et un superbe cheval, avec une bourse de trois cents écus.

L'or était dans ses mains comme l'eau qui descend d'une colline.

Cette somme fut sur-le-champ distribuée à ses camarades; et même, il ne l'avait acceptée que dans la persuasion que, si les dons reçus d'un traître sont avilissants, ils sont toujours honorables quand un militaire les reçoit des mains de son général.

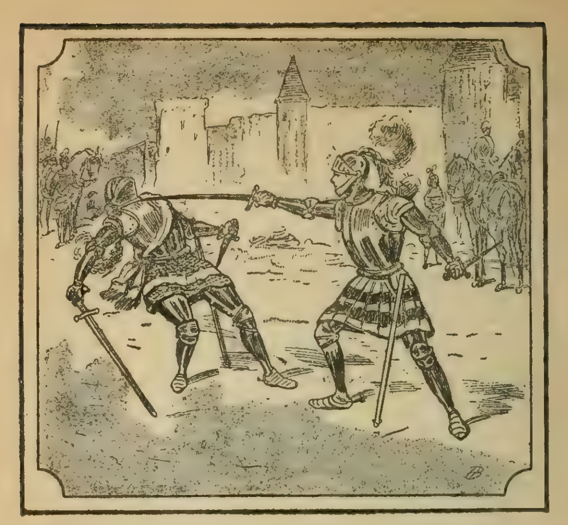
Dès que Charles VIII eut quitté l'Italie, les Napolitains, — par une légèreté qui leur est naturelle, — secouèrent le joug de la domination française. La mort inopinée de ce prince prévint le châtiment de leur perfidie.

Son successeur, occupé de rentrer dans le patrimoine de ses ancêtres, suspendit la vengeance qu'il méditait contre ce peuple rebelle.

Mais aussitôt qu'il eut reconquis la Lombardie, il tourna ses armes contre le royaume de Naples, que Ferdinand avait usurpé, et qu'il fut dans l'impuissance de défendre.

Les peuples, fatigués de sa domination, le forcèrent de recourir plutôt à la négociation qu'aux armes, pour obtenir des Français une capitulation avantageuse.

Louis XII, — assez puissant pour lui prescrire la loi, — fut assez généreux de lui accorder pour apanage la jouissance du duché d'Anjou, dont le revenu suffisait amplement pour le consoler de la perte d'un trône sans cesse ébranlé par les tumultes populaires.



Bayard lui enfonce son estoc dans la gorge (page 34)

CHAPITRE III

Les Français se croyaient paisibles possesseurs du royaume de Naples, lorsque Ferdinand d'Aragon en revendiqua une partie, qui, en effet, lui fut cédée par un traité; mais la convention fut bientôt violée.

L'Aragonais profita de la sécurité de Louis XII, qui se reposait sur la foi du traité, pour faire une invasion dans le royaume de Naples, resté sans défenseur. Son armée, conduite par Fernand Gonzalve,

surnommé le Grand-Capitaine, et soutenue par les trésors d'Alexandre VI, força les ennemis à se retirer dans la Pouille, où ils éprouvèrent une alternative d'avantages et de revers.

Pendant le séjour qu'ils y firent, Bayard, sans commandement, ne pouvait se distinguer que par sa valeur personnelle : il invita ses compagnons à faire une course pour se mesurer avec les Espagnols. Cette proposition fut accueillie avec transport; et bientôt ils rencontrent Soto-Mayor, parent du Grand-Capitaine, et redoutable par sa valeur et son expérience.

Cet officier, à la tête d'une troupe de braves, s'était mis en campagne dans le même dessein que Bayard. Les deux partis, se trouvant d'un nombre égal, sont embrasés du même désir de combattre et de vaincre.

— Chargeons, camarades, s'écria Bayard; ne leur cédons pas l'honneur d'attaquer.

Aussitôt ils fondent sur les Espagnols, qui soutinrent ce choc sans s'ébranler.

Dans la seconde attaque, la victoire fut encore incertaine; mais enfin, ils succombèrent dans la troisième; sept restèrent

sur la place, et autant furent faits prisonniers.

Soto-Mayor, entraîné par les siens dans la fuite, est vivement poursuivi par Bayard, qui lui crie :

— Tourne, homme d'armes, tourne, ou meurs; mais préviens la honte d'être tué par derrière.

L'Espagnol, —brave jusqu'à la témérité, — fait volte-face, et commence un combat qu'il soutient avec autant d'adresse que d'audace, jusqu'au moment où son cheval, épuisé de fatigue, refuse de le seconder. Bayard lui crie :

— Rends-toi, ou tu es mort!

Soto, instruit par la renommée des hauts faits de son vainqueur, crut pouvoir lui rendre son épée sans compromettre son honneur. Bayard, pour le consoler, lui dit :

— Seigneur, je sais les égards qu'on doit à votre naissance; mais je vous honore encore plus pour votre valeur que pour les mérites de vos ancêtres : donnez-moi votre parole de ne point sortir de ce château sans mon autorité; vous y serez libre comme chez vous; et, l'on tâchera de vous faire oublier que vous êtes prisonnier.

Soto engagea sa parole, qui fut bientôt violée.

La liberté, — dépendante de la volonté du meilleur des maîtres, — est toujours une servitude. Ennuyé d'une captivité qui n'en avait que le nom, il corrompt un soldat albanais pour favoriser son évasion. Cet homme vénal, qui prisait plus l'argent que la vie, lui prépare un cheval ; et, à l'ouverture des portes, ils partent à bride abattue pour arriver au camp espagnol.

Bayard, un moment après, fait sa ronde, et ne voyant point paraître son prisonnier, — avec lequel il avait coutume de s'entretenir tous les matins, — il se livre à des soupçons sur sa fidélité. Il fait sonner le tocsin, et après des recherches rigoureuses, il reconnaît que son prisonnier a violé sa foi.

Aussitôt il fait courir après lui. Les dix soldats chargés de cette commission firent tant de diligence qu'ils le joignirent à une lieu du château. Ils l'environnent, fondent sur lui, et le ramènent dans sa prison.

Tout ce qui choquait l'honneur excitait l'indignation de Bayard : un gentilhomme, infidèle à sa parole, lui paraissait plus vil que le dernier des esclaves.

Soto essuya les plus sanglants reproches pour s'être enfui d'une prison où il était libre sur sa foi ; et, pour l'en punir, il fut renfermé dans une prison d'où il ne sortit qu'après avoir compté mille écus pour sa rançon, que Bayard reçut pour les distribuer à ses soldats, en présence de son prisonnier.

L'Espagnol ayant rejoint sa garnison, se répandit en plaintes amères sur le traitement qu'il avait reçu.

Bayard, — indigné de ce qu'on le taxait d'avoir manqué de courtoisie, — envoya sommer Soto ou de se dédire, ou d'accepter le combat en champ clos, soit à pied, soit à cheval. L'Espagnol, plein d'une confiance présomptueuse, protesta qu'il n'avait avancé que des vérités, et qu'il les confirmerait les armes à la main.

Le jour fut assigné. Les capitaines La Palisse, d'Oroze, Dimbecour, de Fontrailles, de Béar, et deux cents gentilshommes conduisirent Bayard au lieu du combat, où ils se mirent en prières : il parut monté sur son coursier.

Mais Soto, — qui avait le privilège de choisir les armes, — déclara qu'il voulait

combattre à pied. C'était pour le faire avec plus d'avantage, parce qu'il savait que Bayard, — tourmenté d'une fièvre quarte depuis deux ans, — n'aurait point assez de vigueur pour soutenir un long combat.

Les deux adversaires se placèrent aux deux extrémités du camp : chacun d'eux fit sa prière pour demander à Dieu la gloire de vaincre son ennemi. Bayard baisa humblement la terre; et, en se relevant, fit le signe de la croix.

Son adversaire lui envoya des estocs et des poignards, pour qu'il pût choisir ceux qu'il croirait être les meilleurs. Il les prit sans choix; et, aussitôt, il s'avança vers son ennemi avec un front aussi serein que s'il eût assisté à une fête.

Soto, — plein de la même confiance, — lui demande :

— Seigneur Bayard, que me demandez-vous?

— La réparation, répondit-il, de mon honneur offensé.

Alors ils fondent l'un sur l'autre; et, du premier coup d'estoc, Soto reçoit une légère blessure au visage.

Animé par le sentiment de sa blessure,

il devient furieux, et les spectateurs frémissaient en les voyant combattre avec tant d'acharnement.

L'Espagnol levant le bras pour frapper, Bayard profite du moment où il le voit découvert pour lui enfoncer son estoc dans la gorge, de la profondeur de quatre doigts. Soto, avant d'expirer, veut venger sa mort : il s'élance sur Bayard, le saisit au corps, et commence une lutte où tous deux tombèrent l'un sur l'autre. Bayard, plus vigoureux et plus adroit, tire son poignard et lui crie :

— Rendez-vous, ou vous êtes mort!

Il n'était plus temps. Il était réellement mort.

Bayard s'adressant à don Diégo, parrain de Soto, lui dit :

— En ai-je assez fait?

— Hélas! répondit-il, vous n'en avez que trop fait, pour l'honneur de l'Espagne.

Le vainqueur, en reconnaissance de sa victoire, — qu'il regardait comme un bienfait du ciel, — baisa trois fois la terre, et fut conduit à l'église au son des trompettes et des clairons.

Les Espagnols croyaient que la gloire de

leur nation était ensevelie dans la tombe de Soto; et, malgré cette humiliante disgrâce, leurs officiers affectaient un superbe dédain pour les Français, lorsque, pendant la trêve, ils se rencontraient.

Un d'eux, qui avait servi dans la compagnie de Soto, désirait en venger la mort : il avisa Bayard, qui se promenait avec son ami d'Oroze, l'aborda; et, après les compliments usités, il lui dit d'un ton moitié affectueux, moitié mêlé de dédain :

— Depuis que la trêve est conclue, le loisir est un tourment pour nous, et je ne doute pas que vous n'en soyez également fatigué. Il ne tient qu'à vous que, pour tromper notre ennui, nous liions une partie de dix contre dix, plus ou moins, comme vous jugerez à propos, pour soutenir et venger la querelle qui divise nos rois, à condition que les vaincus resteront prisonniers des vainqueurs.

Bayard, — pour qui ces sortes de combats étaient des fêtes, — accepta le défi; et l'on convint que treize Espagnols se trouveraient dans un lieu indiqué, et qu'ils y rencontreraient un pareil nombre de Français. Les conditions et les formes du combat

furent réglées. On convint que celui qui passerait les limites du camp ou qui serait renversé par terre, serait censé vaincu.

En conséquence de cette convention artificieuse, les Espagnols ne visèrent qu'à tuer les chevaux, qui, dans leur chute, entraînant les cavaliers, les mettaient hors de combat. Onze du côté des Français furent tués.

Les chevaux de Bayard et d'Oroze furent les seuls épargnés, et ils s'en servirent avec avantage, en se faisant un rempart du corps des morts, que les chevaux espagnols semblaient respecter en refusant de passer dessus.

Bayard et son ami profitèrent de cette antipathie pour attaquer les adversaires les uns après les autres ; et, quoique treize combattirent contre deux, la victoire fut indécise; il n'y eut que la nuit qui sépara les combattants, et tout l'honneur fut déféré à Bayard et à son ami.

Bayard, informé qu'une voiture chargée d'or devait passer par sa garnison pour payer les troupes de Gonzalve, divise sa troupe en deux bandes, afin que, si le

trésor échappe à l'une, il devienne la proie de l'autre.

Il se met en embuscade entre deux collines qui le cachaient. Tardieu, — son ami et son homme d'armes, — en dressa une autre dans un lieu peu éloigné.

Bayard, averti par ses espions que le détachement gardien du trésor était en marche, le laissa tranquillement passer ; mais, dès qu'il le vit entre deux feux, il fondit sur les Espagnols, qui s'imaginant que toute l'armée française était à leurs trousses, s'enfuirent avec précipitation, sans s'embarrasser du trésor.

Bayard, sans attachement pour les richesses, ne fut pas moins flatté d'être possesseur de cet immense butin, dont la valeur était de quinze mille ducats. Tardieu en revendiqua la moitié, qui lui fut refusée, parce qu'il n'avait point eu de part à la prise.

L'affaire fut portée au tribunal du général, qui confirma la décision de Bayard. Tardieu, au lieu de se plaindre de son excursion, dit en riant :

— Par le sang de saint Georges, je suis bien malheureux : mais c'est tout un,

camarade, vous me nourrirez pendant toute la campagne.

L'affaire paraissait entièrement terminée, quand Bayard, pour agacer son ami, fit apporter les ducats pour les compter.

— Conviens, dit-il à Tardieu, que voilà de belles dragées.

— Non seulement elles sont belles, reprit celui-ci, mais encore elles sont excellentes; et, la moitié m'aurait rendu le plus heureux des hommes.

— Puisque ton bonheur, reprit Bayard, ne dépend que de cela, prends, je t'en cède la moitié.

Tardieu, saisi d'une ivresse de joie, se jette aux pieds de son ami, embrasse ses genoux qu'il arrose de ses larmes; et, devenu riche, il quitta sa patrie pour aller s'établir en Normandie, dans le comté d'Eu.

Qui fut le plus heureux, de celui qui reçut, ou de celui qui fut si magnifique dans ses largesses?

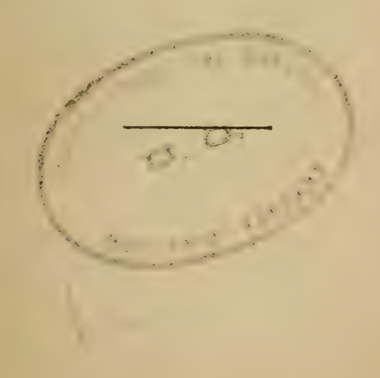
Les bons cœurs, les âmes élevées aimeraient mieux être à la place de Bayard qu'à celle de son ami.

Bayard usa de la même générosité en-

vers toute sa troupe, à laquelle il distribua l'autre moitié de ce riche butin, sans rien réserver pour lui : désintéressement d'autant plus héroïque qu'il était peu favorisé de la fortune.

Les actions qui ne demandent que du courage peuvent être faites par n'importe quel soldat; mais celles de ce généreux chevalier sont toujours accompagnées d'un héroïsme pacifique, de traits de bienfaisance qui anoblissent ses faits militaires; et c'est par là qu'on doit surtout le prendre pour modèle.

Flatté de mériter l'estime et l'amour des hommes, il en reçut de fréquents témoignages, surtout dans l'occasion que je vais citer.





Quatorze Espagnols tombèrent dans la rivière et furent engloutis sous les eaux (page 41)

CHAPITRE IV

Il y avait dans l'armée espagnole un brave, nommé de Pas, qui n'était haut que de deux coudées ; il était si difforme et si contrefait qu'on ne pouvait le regarder sans un sentiment de pitié ; et pourtant, son corps hideux renfermait l'âme d'un héros. Un jour, il prend avec lui cent vingt hommes d'armes qui portaient en croupe chacun un fatassin : il passe à gué le Garigliano, dont le pont, gardé par les Fran-

çais, met leur camp en sûreté; et se montre dans la plaine pour y attirer les gardiens du pont.

L'alarme se répand, et Bayard, réveillé par le bruit, se lève, prend les armes, et suivi de Pierre de Tardes, — plus connu par le surnom de Basque, — il découvre deux cents Espagnols qui s'avançaient pour se rendre maîtres du pont.

Ce fut dans cette occasion que ces deux braves rendirent vraisemblable la résistance d'Horatius Coclès, que l'incrédulité traite de fabuleuse. Bayard s'écrie :

— Ami Basque, courez; je vous cautionne que moi seul j'arrêterai l'ennemi jusqu'à votre retour.

Resté seul contre tous, il porta de si terribles coups de lance que quatorze Espagnols tombèrent dans la rivière et furent engloutis sous les eaux; à mesure qu'ils arrivent, il les reçoit à la pointe de son épée, et sa résistance opiniâtre donne au secours attendu le temps de le joindre.

Les Espagnols, — qui l'avaient pris pour un démon, et non pour un homme, tant qu'il avait été seul, — furent saisis d'épouvante en le voyant soutenu par cent hom-

mes témoignant cette confiance qui est le présage des succès. Ils se précipitent dans leur fuite, et on les poursuit pendant une demi-lieue.

Alors les vainqueurs voient paraître un corps de huit cents chevaux qui venaient au secours des fuyards. Les Français, à leur tour, prennent la fuite; et, comme dans toutes les retraites Bayard marchait le dernier, et que son cheval était épuisé de fatigue, il fut entouré par trente hommes qui l'obligèrent à se rendre prisonnier.

Ses compagnons, — désespérés de sa disgrâce, — résolurent de mourir ou de le délivrer. Ils retournent sur leurs pas, en criant :

— Espagnols, vous n'emmènerez pas ainsi la fleur de la chevalerie française.

Tant d'audace fut suivie d'une attaque impétueuse où les deux partis signalèrent leur courage.

Bayard, — à qui l'on n'avait ôté que sa hache sans lui ôter ses autres armes, — se saisit du cheval d'un officier que le Basque avait renversé par terre, et rejoint les siens, en criant par dérision :

— Espagnols, c'est Bayard que vous

teniez, et que vous n'avez pas su garder.

Les ennemis, consternés d'avoir lâché une si belle proie, tournèrent le dos et s'enfuirent à bride abattue.

Les Français, contents d'avoir recouvré leur chef, ne daignèrent pas les poursuivre : ils entrèrent dans le camp en criant :

— Nous vous ramenons le vrai guidon de l'honneur.

L'armée française, — qui n'avait essuyé que des désastres par l'infidélité des Napolitains, — était trop affaiblie pour tenter de nouveaux hasards. Les débris de cette armée brillante repassèrent les monts.

Bayard et le capitaine d'Ars restèrent dans la Pouille, où, maîtres de quelques villes, ils auraient renouvelé les beaux faits d'armes des héros normands qui en furent les législateurs et les conquérants; mais le roi, qui voulait se ménager deux si braves défenseurs, leur envoya l'ordre de repasser en France.

Leur retraite n'eut point l'air d'une fuite. Il semblait qu'ils allaient au combat : pendant toute leur route, ils marchèrent enseignes déployées, armet en tête et la lance

en arrêt, comme s'ils eussent été réellement en présence des ennemis.

Leur contenance audacieuse prévint le dessein de les attaquer, et cette marche fut regardée comme une merveille de tactique militaire.

La paix qui fut conclue n'était qu'un calme trompeur.

Jules II, qui venait de monter sur le trône pontifical, avait hérité de la haine de son prédécesseur contre la France ; il lui suscitait partout des ennemis. Sa politique turbulente eut recours aux moyens les moins permis pour entraîner les Gênois dans sa rébellion.

La populace, séduite par ses promesses, chassa les nobles de la ville. Un teinturier, qui n'avait que son audace pour mérite, fut élu doge. La garnison française, qui avait obtenu une capitulation honorable, fut égorgée contre la foi publique.

Le roi, instruit de cette atrocité, assemble son armée, et franchit les Alpes avec l'appareil effrayant de la vengeance.

Bayard, toujours tourmenté par la fièvre, n'était point encore guéri d'un coup de pique qu'il avait reçu au bras. Sa blessure

aurait dû le dispenser d'aller essuyer de nouvelles fatigues; mais tout son corps eût-il été mutilé, qu'il aurait voulu, du moins, être spectateur des combats, et partager les périls de ses compagnons.

L'amour de la gloire sembla calmer le sentiment douloureux de ses blessures; et, devenu presque insensible à ses maux, il fut un des premiers qui passa les monts.

Les Français, arrivés devant les murs de Gênes, aperçoivent une citadelle nouvellement construite pour protéger la ville. Il était également dangereux d'en former le siège, ou d'y laisser les rebelles. On ignorait quel était le nombre de ceux qui y étaient enfermés et leurs moyens de défense. Les avis furent partagés.

Bayard, interrogé à son tour par le roi, lui fit cette réponse, qui montre que, s'il était brave, il était également circonspect :

« Sire, avant de rien entreprendre, il » faut examiner quelle est la situation du » fort et les manœuvres de ceux qui le dé» fendent. Daignez me confier cette mis» sion : j'espère m'en acquitter à votre sa» tisfaction. »

Le roi, qui le regardait comme le plus

capable d'exécuter une entreprise audacieuse, accepta cette proposition; et aussitôt tous les braves de l'armée briguèrent l'honneur d'en partager le péril avec lui.

Il marche à la tête de cette troupe intrépide. Tous, à son exemple, se servent de leurs pieds et de leurs mains pour arriver au haut de la montagne : quand ils y sont parvenus, ils trouvent des avant-gardes qui, saisies d'épouvante, prennent la fuite. On veut les poursuivre; mais Bayard, dont la prudence éclairait le courage, arrête les plus audacieux, et leur commande de l'accompagner jusqu'au fort, dans la crainte que les fuyards et la garnison ne les missent entre deux feux.

L'événement justifia cette précaution. Trois cents hommes étaient restés dans le fort, où ils firent d'abord une vigoureuse résistance; mais ils furent si vivement attaqués qu'ils descendirent avec précipitation et s'enfuirent dans la ville, où leur présence sema l'épouvante. Les Gênois ne virent d'autre ressource que dans la clémence du roi.

Ce prince fit taire sa justice, pour se réserver la gloire de pardonner. Le désir

d'étouffer toute semence de discorde en Italie lui fit avoir une entrevue avec Ferdinand, roi d'Aragon, qui, apercevant Bayard et le capitaine d'Ars à côté de leur roi, s'écria :

— Heureux, mon frère, heureux le prince qui nourrit de tels chevaliers.

La paix faite entre les deux rois n'éteignit point le feu de la guerre qui désolait l'Italie, et surtout la république de Venise, contre laquelle Ferdinand avait tourné ses armes.

Les Vénitiens, alliés de Louis XII, implorèrent l'assistance de ce prince, qui leur envoya six mille hommes de pied sous les ordres de Trivulce. Ce secours arrêta Ferdinand dans le cours rapide de ses conquêtes; et, quand on se flattait d'en tirer les plus grands avantages, les Vénitiens, par une politique timide, firent leur paix sans la participation de la France.

Louis XII, indigné de leur infidélité, leur fit bientôt éprouver ses vengeances. Devenu l'allié de Ferdinand, après avoir été son ennemi, il conclut la fameuse ligue de Cambrai, où entrèrent Maximilien d'Autriche, le pape et le roi d'Espagne. Le but

de cette alliance était d'enlever aux Vénitiens leurs possessions, et de les partager. Ces républicains, fiers de leur opulence, se regardaient, avec quelque raison comme les émules des rois, dont ils semblaient défier la puissance et qui étaient jaloux de leurs richesses.

Le roi, — avant de se mettre à la tête de son armée, — fit venir Bayard pour lui annoncer qu'il l'avait nommé à la compagnie du capitaine Chatelar, et qu'il lui donnait encore une compagnie de mille hommes de pied qu'il commanderait lui-même; et, pour ajouter un nouveau prix à cette faveur, il lui dit :

— Je veux que votre neveu, Pierre Pont, commande vos hommes d'armes.

— Sire, répond Bayard, le commandement de mille hommes d'infanterie est audessus de mes forces; la moitié me suffira pour bien remplir mon devoir. Il est plus facile de trouver cinq cents hommes capables de bien servir que mille. Dans un grand nombre, on est exposé à choisir des lâches, dont l'exemple est contagieux.

Le roi, surpris de sa modération, consentit à sa demande.

La réputation de Bayard prit d'heureux accroissements pendant tout le cours de cette guerre.

Sa compagnie, excitée par son exemple, rechercha les occasions les plus périlleuses; et, dans la journée d'Agnadel, elle eut une part glorieuse au succès.

Les prospérités des alliés ne furent pas sans mélange de disgrâces. La ville de Padoue fut surprise par les Vénitiens. Huit cents lansquenets, qui en formaient la garnison, furent passés au fil de l'épée, pour les punir de leur brave résistance, qui avait coûté plus de quinze mille hommes aux Vénitiens.

Maximilien, — furieux du massacre de ses lansquenets, — demanda au roi cinq cents hommes d'armes pour tirer vengeance de cette barbarie.

Chabanes, chargé de les conduire, n'admit que des hommes d'une valeur éprouvée. Il proposa à Bayard d'être son compagnon, et cette offre fut acceptée comme un hommage rendu à sa vaillance.

Dès que le bruit fut répandu qu'il allait être de la partie, plus de deux cents gentilshommes s'offrirent comme volontaires.

Il avait inspiré un si vif enthousiasme qu'on se croyait invulnérable avec lui.

Ce fut à la tête de cette troupe invincible que Chabanes entra dans Vicence. L'empereur, arrivé au camp, fit l'accueil le plus honorable à Bayard, qu'il sembla distinguer de tous les officiers français.

Quand l'armée fut réunie, on compta plus de cent mille combattants, auxquels se joignirent encore douze cents aventuriers français, troupe redoutable qui, familiarisée avec les fatigues et les périls, faisait la guerre par métier, et vivait du fruit de ses brigandages.

Les premiers essais de ces brigands guerriers tombèrent sur Montselles, dont ils assassinèrent la garnison.

L'armée se mit en mouvement pour faire le siège de Vicence. Bayard, — qu'on destinait toujours aux emplois les plus périlleux, — fut nommé pour en faire les premières approches. Bussy d'Amboise, jeune alors, et déjà passionné pour la gloire des armes, se joignit à lui pour prendre des leçons de guerre; plusieurs autres jeunes militaires, animés du même motif, se rangèrent sous ses enseignes.

L'espace qu'ils avaient à parcourir était hérissé de barrières défendues par de larges fossés et par des hommes armés d'arquebuses; ces barrières étaient encore protégées par une formidable artillerie qui dominait sur les chemins.

Bayard et ses compagnons ne furent point arrêtés par ces obstacles. Tranquilles au bruit des arquebusades, ils les franchissent avec cette impétuosité qui caractérise nos militaires français.

C'est en lisant l'attaque de ces différentes barrières qu'on apprend à juger de la valeur bouillante des anciens chevaliers français. Il y en avait peu qui eussent médité les principes de l'art de la guerre; mais tous savaient combattre et mourir.

Dans l'attaque de la seconde barrière, la résistance fut encore plus opiniâtre; et, si les aventuriers ne fussent survenus, Bayard et ses compagnons eussent succombé. Le choc de cette troupe fut si impétueux que les ennemis, — sans s'arrêter à la troisième barrière, — se réfugièrent en désordre dans la quatrième. Comme celle-ci était défendue par douze cents hommes qui, avec quatre fauconneaux, faisaient un

feu meurtrier, ce fut là qu'il y eut plus d'obstacles à vaincre.

Bayard, furieux de tant de résistance, descend de cheval, et cinquante hommes d'armes suivent son exemple : il ordonne l'assaut et franchit le premier la barrière, en criant :

— Amis, ils s'ébranlent, ils sont à nous.

Tous ceux qui avaient mis pied à terre le suivent; mais comme les ennemis recevaient sans cesse des troupes fraîches, les obstacles renaissaient, et le péril devenait plus grand. Ceux qui étaient restés à cheval descendirent pour seconder leurs compagnons, et firent une charge si furieuse que les ennemis s'enfuirent en désordre dans la ville.

L'honneur de cette journée fut déféré à Bayard d'une voix unanime.

Les quatre barrières emportées promettaient que la prise de la ville serait facile; mais elle avait pour gouverneur le comte de Petilliane, qui savait défendre les places comme il savait les conquérir.

Ainsi, malgré la valeur héroïque des Français, les officiers les plus expérimentés présageaient mal du succès. Malvezzie,

guerrier intrépide, qui s'était rendu redoutable dans la guerre de parti avec un camp volant, inquiétait sans cesse le camp des assiégeants.

Bayard, indigné de tant d'audace, forme le dessein de l'en punir : il choisit trente hommes d'armes d'un courage éprouvé, et se met à la tête de sa compagnie avec quelques volontaires qui ne voyaient la gloire que dans les périls. Il prend un guide qu'il menace de la corde s'il est infidèle, et lui promet une magnifique récompense s'il fait son devoir.

L'espion, — instruit de la route où Malvezzie avait coutume de passer, — indique un endroit favorable pour dresser une embuscade. A peine fut-il placé qu'on entendit un grand bruit de chevaux, et l'on aperçut Malvezzie, l'armet en tête, conduisant cent hommes d'armes et deux cents Albanais.

— Amis, s'écrie Bayard, voici un jour de gloire : les ennemis sont deux contre un, il nous sera plus glorieux de les battre; marchons.

Tous répondent : « Marchons !... »

La trompette sonne la charge. Les Vénitiens se trouvant alors enfermés entre la

troupe qui venait à eux et le camp des assiégeants, n'eurent que l'alternative de vaincre ou de mourir.

Le premier choc fut rude. Les Albanais attaquèrent les Français par derrière, tandis que leur gendarmerie était aux prises avec celle de Bayard ; mais, ils furent reçus avec tant de vigueur qu'ils ne virent d'autre ressource que la fuite, après avoir vu périr douze de leurs compagnons.

Leur chef, qui avait vaillamment combattu, fut entraîné dans la foule des fuyards.

L'empereur, plein d'admiration pour un aussi beau fait d'armes, leur fit la réception la plus honorable; il dit à Bayard :

« Chevalier, le roi, mon frère et votre maître, est heureux d'avoir un guerrier comme vous à son service. Je paierais cent mille florins par an, pour douze hommes comme vous, et je croirais cet argent bien employé. »



Ils furent pendus devant l'entrée de la caverne (page 67)

CHAPITRE V

Quelques jours après, Bayard fit une nouvelle course qui fut aussi glorieuse. La garnison de Bassano portait l'épouvante et les ravages dans les campagnes d'où les assiégés tiraient leurs subsistances; et, en un seul jour, ils en avaient enlevé cinq cents bœufs.

Bayard, — impatient de réprimer leurs brigandages, — se met à la tête de trente hommes d'armes et de quelques volon-

taires, et résolut de se rendre maître de Bassano. L'entreprise paraissait d'autant plus téméraire, que la place était bien fortifiée, et qu'il manquait d'artillerie pour en battre les murs; il ne fut point rebuté par les obstacles.

Il fait venir deux capitaines prisonniers, et leur dit :

« Seigneurs, je sais qu'il ne tient qu'à vous que je sois maître du château; je vous donne l'alternative, ou d'avoir la tête tranchée, ou de m'en faire livrer les portes. »

Le gouverneur, — qui était neveu d'un des deux capitaines, — crut devoir racheter la vie de son oncle par ce sacrifice.

On y trouva cinq cents bœufs et un riche butin qui fut distribué aux officiers et aux soldats.

Après un splendide repas, où les prisonniers furent admis, les vainqueurs entrèrent en triomphe dans leur camp, où l'empereur et les généraux les félicitèrent sur un si brillant succès.

Tels étaient les amusements de Bayard, tandis que les armées impériale et française se morfondaient devant Padoue.

L'artillerie avait fait une brèche de cinq

cents pas; l'empereur jugea qu'elle était suffisante pour donner l'assaut; l'ordre en fut publié. L'officier et le soldat eurent le même empressement à se disposer à une mort chrétienne.

Le projet de l'assaut fut déconcerté par une lettre écrite au général des Français et que les mœurs aristocratiques de l'époque firent jugé blessante.

« Mon cousin, j'ai vu ce matin la brèche,
» que je trouve assez grande pour un assaut
» que j'ai advisé de donner aujourd'hui; si
» vous prie, quand mon grand tambour
» sonnera, vous fassiez prêts tous vos gen-
» tilshommes pour aller audit assaut avec
» mes piétons. »

Cette lettre, qui confondait la fière noblesse française avec le rebut de l'armée impériale, irrita la fierté de Chabanes, trop grand et trop passionné pour la gloire de sa nation pour souffrir qu'on fît marcher sur la même ligne les gentilshommes français et une milice mercenaire; mais ne voulant rien prendre sur lui-même, il fit assembler le conseil de guerre pour décider la réponse qu'on devait faire à la lettre de l'empereur, dont il fit la lecture.

Les opinions furent partagées. Bayard, interrogé à son tour, répondit :

« Messeigneurs, l'empereur vous mande » d'envoyer tous les gentilshommes fran- » çais pour monter à l'assaut avec ses lans- » quenets. Je ne prétends point me com- » parer, puisque je n'ai ni fortune ni » dignités; mais il suffit que je sois gen- » tilhomme, pour observer que c'est avilir » la noblesse française que de l'assimiler à » des piétons (1).

Ensuite, s'adressant à Chabanes, il lui dit :

« Voici la réponse que je pense que vous » devez faire. Mandez-lui que tous les capi- » taines français sont disposés à suivre ses » ordres autant qu'ils s'accorderont avec » l'honneur de leur nation ; qu'il doit savoir » que le roi, dans ses compagnies d'ordon- » nance, n'admet que des gentilshommes, » et que personne ne doit les confondre » avec des piétons ; qu'il a dans son armée » des seigneurs allemands qu'il peut faire » marcher avec les gendarmes français,

(1) De pareils scrupules ne pourraient aujourd'hui que faire sourire; mais il ne faut pas oublier que ces événements se passaient dans la première partie du XVIe siècle.

» qui s'offrent de leur donner l'exemple
» d'affronter les périls et de les conduire
» dans le chemin de la gloire. »

Cette réponse fut accueillie avec un applaudissement général; et, l'empereur en parut satisfait, parce qu'on ne lui proposait rien que de raisonnable.

Aussitôt, il fait assembler ses principaux officiers, et leur déclare qu'il est déterminé à donner l'assaut; qu'il en avait prévenu les Français, qui avaient applaudi à sa résolution; mais qu'ils exigeaient d'avoir pour compagnons de leurs périls les gentilshommes allemands.

Cette déclaration excita un murmure général parmi ces officiers. Un des plus qualifiés répondit au nom de tous, et représenta qu'étant gentilshommes, ils ne pouvaient, sans se dégrader, combattre à pied, et encore moins monter à la brèche (1).

L'empereur, mécontent de cette réponse, fut assez maître de lui pour ne point manifester son chagrin. Mais, satisfait des Français, il les envoya féliciter de leur généreuse résolution, en leur annonçant

(1) Ces préjugés d'un autre âge ne seraient plus compris aujourd'hui.

qu'il avait rétracté l ordre de donner l'assaut. Aussitôt, ils déposèrent leurs armes, et, quoique résolus à s'exposer à un péril certain, ils firent éclater leur joie d'en être dispensés.

L'empereur, irrité de ce que ses Allemands avaient moins de docilité à ses ordres que les Français, ne crut pouvoir mieux les en punir qu'en les abandonnant à la discrétion des Vénitiens ; et, pour prévenir la honte d'avoir levé le siège, il sortit furtivement de son camp avec six cents hommes choisis, et prit la route de ses Etats.

Les Français et les Allemands, également surpris d'une désertion si extraordinaire, se séparèrent. L'armée française fit sa retraite dans le Milanais sans perdre un seul homme, et Bayard resta dans Vérone pour veiller à sa défense avec quatre cents hommes d'armes.

Son séjour dans cette ville le condamnait à une oisiveté pénible pendant un hiver rigoureux ; et, quand il se couchait sans avoir tiré l'épée, il croyait avoir perdu la journée.

Un capitaine vénitien, nommé Maufron,

qui s'était rendu fameux dans la guerre de parti et dans ses courses, fatiguait souvent la garnison de Vérone quand elle allait au fourrage. Le chevalier Bayard résolut de le faire repentir de sa témérité.

Il sort de la place à la tête de quarante hommes d'armes, et se cache dans un village pour y recevoir l'ennemi.

Maufron, — averti par ses espions, — se présente avec des forces si supérieures que chaque Français eut dix Vénitiens à combattre. Cette inégalité ne rebuta point leur courage. Ils se présentent avec une contenance intrépide, et soutiennent le premier choc sans s'ébranler.

Le cheval de Bayard fut tué, et il se trouva embarrassé dessous. Il allait être accablé par le nombre, lorsque ses gendarmes accourent et forment un rempart autour de lui. Quelque vigoureuse que fût leur défense, Bayard fut fait prisonnier.

Son neveu, Pierre Pont, voyant de loin qu'on voulait le désarmer, et qu'il était déjà hors des rangs, accourt à bride abattue pour le délivrer : il s'élance, comme un furieux, sur les ennemis qu'il oblige à lâcher leur proie. Dès qu'il a rejoint les

siens, il forme un bataillon carré pour battre en retraite. Tandis qu'ils ont en queue les gendarmes vénitiens, leurs flancs sont exposés au feu des arquebuses de leur infanterie.

Après bien des fatigues et des dangers, ils arrivent à l'endroit d'où ils étaient partis, et les ennemis se retirent dans un village distant de cinq milles, où ils tâchent de se consoler de leur insuccès.

Tandis que les Français se félicitaient d'être sortis du danger, un espion vint les avertir qu'une partie de la troupe de Maufron, restée dans le village, était plongée dans l'assoupissement de l'ivresse.

— Allons les réveiller, s'écrie Bayard.

Il fait remonter sa troupe à cheval, prend la route du village où il entre sans être découvert. Les ennemis, réveillés par le bruit, sortent de leurs maisons, et sont écrasés.

Les vainqueurs rentrèrent dans Vérone chargés de gloire et de butin. Maufron était trop familiarisé avec le succès pour n'être pas vivement touché de la perte d'une troupe accoutumée à vaincre sous ses ordres. Il s'en consola par l'espoir d'en tirer

une prompte vengeance; et, quoiqu'il eût coutume de dire que les Français, dans la mêlée, étaient des diables et non des hommes, il se flatta d'avoir sa revanche en recourant à la ruse.

Il s'assura d'un espion qui servait Bayard, et qu'il payait plus magnifiquement; parce que, sans être plus libéral que le chevalier français, il était beaucoup plus riche.

Cet homme vénal, ébloui par l'éclat de cent ducats, se rendit à Vérone, où Bayard le reçût comme un agent utile à ses desseins. Il apprit que Maufron devait aller le lendemain à Lignano à la tête de trois cents chevaux, et lui indiqua les moyens de le surprendre.

C'était un faux avis. Maufron devait en effet se rendre à Lignano; mais, son détachement était composé de deux cents hommes d'armes et de deux mille hommes d'infanterie.

Bayard, — trompé par un faux rapport,— fait assembler ses capitaines, auxquels il fait part de l'avis qu'il venait de recevoir. Pierre Pont, Mailly, seigneur de Conti, Sucker, gentilhomme bourguignon, Dufay,

La Varenne, qui se croyaient invincibles en marchant sous ses ordres, s'écrient qu'il faut profiter d'une si belle occasion, et tous se disposer à monter à cheval.

Heureusement, en allant prendre ses armes, Sucker aperçut l'espion qui sortait de la maison d'un gentilhomme véronais connu par son attachement aux Vénitiens. Le traître, interrogé, se contredit et changea de couleur. On le conduisit à Bayard, qui lui promit, foi de gentilhomme, qu'il ne lui arriverait aucun mal s'il déclarait la vérité; mais que, s'il la déguisait, il serait pendu sur-le-champ.

Tout scélérat est timide devant son juge. L'espion s'avoue coupable, et lui déclare que, dans la nuit suivante, on devait livrer une des portes de la ville à l'ennemi, et en égorger la garnison.

Après cet aveu, Bayard député le capitaine Sucker vers le prince d'Anhalt, général des impériaux, qu'il instruit de la conjuration. Il lui demande deux mille lansquenets pour prévenir Maufron. Ce secours lui est accordé.

Il rassemble ses capitaines; et se mettant en marche, il place embuscade les deux

mille lansquenets, commandés par le capitaine Sucker.

Les ennemis furent aperçus dans une prairie découverte où ils faisaient paître leurs chevaux. Dufay fut détaché avec quelques chevaux-légers pour escarmoucher.

Dès qu'il se fut avancé, les Vénitiens, fiers de leur nombre, firent leurs dispositions pour l'envelopper; alors, affectant une frayeur qu'il n'avait pas, il forma de sa troupe un bataillon carré, et rétrograda du côté de Vérone. Dès qu'il eut passé l'embuscade, il ralentit sa marche, comme s'il eût été forcé de combattre.

Les Vénitiens, pleins de confiance dans leurs forces, crurent qu'ils n'avaient qu'à s'avancer pour se saisir de leur proie. Toute la plaine retentit de leurs cris de victoire.

Les Français sortent de leur embuscade et fondent avec tant d'impétuosité sur les lansquenets qu'aucun n'échappe à leurs coups. Maufron, après s'être comporté en brave capitaine, ne voit d'autre salut que dans la fuite, qu'il prend, du reste, après avoir vu ses deux mille lansquenets passés au fil de l'épée. Soixante de ses hommes

d'armes furent faits prisonniers, et vingt-cinq restèrent sur la place.

Les vainqueurs rentrèrent dans Vérone aux acclamations de l'armée.

L'hiver suspendit les hostilités; mais la valeur de Bayard ne put rester oisive; et dans cette guerre, où les deux armées rivales donnèrent des exemples de grandeur et d'atrocités, Bayard, — toujours humain et généreux, — respecta les droits de citoyen; et pour être son ennemi, il fallait être armé.

Les Français avaient à leur solde une troupe d'hommes sans patrie, connus sous le nom d'Aventuriers, et terribles par leur cruauté. Quand l'armée se mit en marche pour faire le siège de Montselles, les paysans effrayés se réfugièrent dans une caverne d'un mille de longueur; ils s'étaient munis d'armes pour en défendre l'entrée.

Les aventuriers, informés de leur retraite, croient y trouver un riche butin; ils accourent en foule pour piller. La résistance qu'ils éprouvent allume leur fureur; ils amassent du bois, de la paille et du foin, et mettent le feu à l'entrée de la grotte.

Deux mille infortunés de tout âge, de tout sexe et de toute condition, furent suffoqués par la fumée.

Cette exécution barbare fit frémir tous les chefs de l'armée. Bayard, qui portait la sensibilité au milieu même des scènes de carnage, ne voulait point laisser cette atrocité impunie. Il saisit deux des plus coupables, qu'il livra au prévôt. Ils furent pendus devant l'entrée de la caverne; et Bayard, — qui avait horreur de ces sortes de spectacles, — voulut être témoin de leur supplice.

Cet exemple de sévérité était nécessaire pour réprimer des hommes qui versaient le sang de leurs semblables avec le même sang-froid que celui des animaux malfaisants.

A la prise de Lignano, ils égorgèrent tous les habitants, qui se rendirent à discrétion; les vieillards, les femmes et les enfants furent enveloppés dans le carnage. Telles étaient les mœurs de ces siècles, dont on ose vanter la simplicité. Il est vrai que les capitaines français n'étaient point infectés de cette contagion; mais les étrangers, qui étaient dans l'armée, se livraient à

des excès qu'il eût été dangereux de réprimer. En voici un exemple :

Dans la marche de l'armée vers Montselles, Bayard et d'Alègre, capitaine albanais qui s'était rendu célèbre par plusieurs actions d'éclat, aperçurent une troupe de Croates au service de la république. C'étaient des mercenaires qui ne faisaient la guerre que pour piller, et qui n'exigeaient d'autre solde que le droit de tout enfreindre.

Bayard fond sur eux, et tous sont tués ou faits prisonniers. Parmi ces derniers, il se trouva un cousin du capitaine Mercure, qui l'avait dépouillé de ses biens en Croatie, leur commune patrie.

Mercure, par ressentiment de cette injustice, refusa de recevoir six beaux chevaux turcs et six mille ducats pour sa rançon.

Il lui demanda :

— Si j'étais dans ta puissance comme tu es dans la mienne, dis-moi, quel serait mon sort?

Le farouche Croate lui répond sans s'émouvoir :

— Si tu étais en ma place, tous les trésors

du monde ne m'empêcheraient pas de te mettre en pièces.

— Tu viens de prononcer ton arrêt, répond Mercure.

Et aussitôt il ordonne à ses Albanais de sabrer lui et ses Croates.

Les ordres les plus barbares étaient ceux qui étaient exécutés par le soldat avec le plus de zèle et de fidélité, comme on le remarqua à la surprise de Montselles, dont la garnison se retira dans une tour.

Au lieu d'employer la force et les moyens ordinaires pour s'en rendre maîtres, les aventuriers l'entourèrent de matières combustibles, et y mirent le feu. Tous ceux qui s'étaient réfugiés dans cette tour furent la proie des flammes.



Il franchit le rempart et toute la troupe suivit son exemple (page 77)

CHAPITRE VI

Jules II déclara la guerre au duc de Ferrare, qui, en qualité d'allié de la France, en obtint un secours de quarante mille hommes, commandés par Bayard, Clermont, Montoison, du Lude et de Fontrailles, auxquels on joignit huit cents Suisses, aux ordres d'un capitaine de leur nation.

L'armée du pape marcha vers la Mirandole, dont il voulait s'assurer avant de faire le siège de Ferrare.

Le pape, pour avoir l'honneur de cette conquête, résolut de diriger lui-même le siège. Bayard, instruit de cette résolution, la fit échouer. Mais plus tard, la Mirandole se rendit au pape. Cette conquête lui ouvrit un passage libre jusqu'à Ferrare, dont il était impatient de se rendre maître; mais, on lui représenta que cette ville, bien fortifiée, était défendue par une brave garnison et une nombreuse artillerie, et qu'il était préférable de s'assurer d'abord de la Bastide, d'où la capitale tirait ses subsistances. Le pape applaudit à la sagesse de ce conseil. Aussitôt l'armée se mit en marche pour en faire le siège.

Le duc de Ferrare se vit menacé d'être bientôt souverain sans ville et sans sujets.

Bayard lui proposa un conseil hardi, que lui seul était capable d'exécuter : ce fut d'embarquer, pendant la nuit, trois mille hommes qui étaient oisifs dans Ferrare, et d'ordonner à la gendarmerie d'aller, par terre, se joindre au corps d'infanterie à Argente Les ennemis, faciles à surprendre, seront défaits avant de s'être rangés en bataille.

Le duc, — dont ce conseil releva les espé-

rances, — fit assembler des barques pour transporter l'infanterie. Il se mit à la tête de sa cavalerie ; et, malgré la rigueur du temps, il arriva avant le jour au passage indiqué pour faire la jonction.

Dès que ces deux corps furent réunis, Bayard fit ses dispositions pour l'attaque. Dufay fut détaché avec vingt chevaux, et Pierre Pont, avec cent hommes d'armes, pour entamer une escarmouche ; ils étaient soutenus par les Suisses, qui les suivaient de près. Ces ordres furent fidèlement exécutés. Dès que les ennemis les eurent aperçus, ils marchèrent à eux, et laissèrent l'infanterie rangée en bataille devant les murs de la ville. Bayard et les autres capitaines français fondirent sur cette infanterie, tandis que Dufay et Pierre Pont soutenaient le choc de la cavalerie.

Le carnage fut affreux, pendant une heure que dura l'action. Les Français, à force de tuer, tombaient dans l'épuisement.

Cette journée, — qui rétablit le duc de Ferrare dans ses Etats, et la réputation des armes françaises, — couvrit Bayard de gloire ; ce fut lui qui, sans avoir l'honneur du commandement, dirigea toutes les opérations.

Sa joie fut troublée part la mort de Montoison, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Né avec les mêmes inclinations que Bayard, son compagnon d'armes et de périls, il semblait que la gloire de l'un fût commune à l'autre : on les proposait pour modèles de l'amitié.

Le pape, plus humilié qu'abattu, jura de tirer une prompte vengeance de la défaite de son armée; et, plus heureux de négocier que de combattre, il cherchait à s'emparer de Ferrare.

Bayard, averti par ses espions que quelques gentilshommes séduits avaient promis d'en ouvrir les portes, en fit arrêter six qui périrent par la corde; et, le comte Borse, chez lequel il logeait, fut de ce nombre.

Trivulce, — honoré du bâton de maréchal de France, qu'il avait bien mérité, — eut le commandement de l'armée en Lombardie.

Après avoir repris la Mirandole, il entra dans le Boulonais, où il remporta une victoire si complète que les Français, — sans répandre une goutte de sang, — firent toute l'armée ennemie prisonnière de guerre.

Le maréchal fut assez généreux pour proclamer, que c'était à Bayard qu'il était

redevable de la gloire de cette journée.

Il commandait alors cent hommes d'armes que Louis XII avait donnés au duc de Lorraine, à condition qu'ils marcheraient sous les ordres du chevalier. Tous les généraux se croyaient assurés de vaincre quand ils l'avaient dans leur armée ; et, lorsque Chabanes conduisit douze cents hommes d'armes et huit mille hommes de pied au secours de l'empereur, il sollicita vivement Bayard de l'accompagner. Les ducs de Longueville et de Nemours, — qui successivement commandèrent en Italie, — eurent la même confiance dans sa valeur et ses talents.

Une armée de Suisses descendit dans le Milanais pour en chasser les Français. Le duc de Nemours, — trop faible pour résister à ce torrent, — se replia vers la capitale; et, dans sa retraite, perdit le brave Mailly, seigneur de Conti, émule et ami de Bayard.

Mais, au lieu de s'abandonner à une douleur stérile, le chevalier vengea le lendemain son ami par la défaite de cinq cents Suisses qui restèrent sur le même champ où il avait reçu une blessure mortelle.

Cette disgrâce rendit les Suisses plus

dociles; et, comme le manque de vivres les obligeait à subsister de brigandages, ils n'eurent point de peine à écouter la proposition qu'ils ne seraient point inquiétés en retournant dans leur pays.

A peine le Milanais était-il délivré de ce fléau, que le duc de Nemours apprit que la ville de Brescia avait été surprise par les Vénitiens. Le comte de Lude, se voyant trahi, se retira dans le château, avec les Français qu'il put rassembler. Tous ceux qui restèrent dans la ville furent impitoyablement massacrés. Le comte de Lude fut sommé de se rendre; mais il répondit fièrement qu'il était résolu à périr sur la brèche.

Le duc de Nemours assembla son conseil de guerre, et il fut arrêté qu'on marcherait sur Brescia avant que les Vénitiens y eussent introduit de nouveaux secours.

L'avant-garde fut confiée à Bayard, qui, rencontrant un détachement prêt à entrer dans la ville, engagea une action dans un défilé. Il était tourmenté d'une fièvre brûlante; et, en montant à cheval, il n'avait point quitté sa robe de chambre. Il se saisit du corselet d'un aventurier, et chargea avec une partie de son monde. Malgré

l'inégalité de ses forces, il se soutient avec avantage jusqu'au moment où il est rejoint par le reste de l'avant-garde. Les Vénitiens, étonnés de cette réunion, sont saisis d'épouvante; ils prennent la fuite, en abandonnant leur infanterie et leurs gens d'armes, qui tous périrent par l'épée.

Cet heureux événement, dont la nouvelle fut portée au camp des Français, y causa une allégresse générale; mais elle répandit la consternation dans la ville. Les habitants, pour prévenir le désastre d'un assaut, prièrent le provéditeur de sortir de leur ville; mais, rassuré par huit mille hommes de troupes régulières et par quatorze mille paysans bien armés, il rejeta leur prière, d'autant plus que toute l'armée française n'était que de mille hommes.

Le duc de Nemours fit assembler les généraux, et il fut résolu de donner l'assaut à la ville. On fit les dispositions qui toutes eurent l'approbation des principaux chefs Bayard fut le seul qui en fit sentir le danger.

Il avait été décidé que le seigneur du Molard commencerait l'attaque, et qu'il serait soutenu seulement par une compa-

gnie de gens de pied. Bayard combattit cette disposition, en disant que si le seigneur du Molard a en tête l'élite des ennemis, il n'aura que l'alternative de périr ou de reculer; mais, ajouta-t-il, « je le crois incapable de prendre le dernier parti : ainsi, pour sauver sa gloire et sa personne, j'opine qu'on lui donne cent hommes d'armes pour soutenir son infanterie. »

— Cet avis est judicieux, reprit le duc de Nemours; mais qui voudra se charger d'une mission aussi périlleuse?

— Moi, repartit l'intrépide chevalier.

Toute l'armée se met en mouvement, précédée des compagnies des capitaines Molard et Hérigoye. Bayard en protégeait les deux ailes avec ses gens d'armes, tous hommes d'un courage éprouvé, et qui avaient préféré à l'honneur de commander celui de servir sous ses ordres. Dès qu'il fut proche du rempart, il s'écria :

« Courage, braves compagnons! avan-
» çons, ce sont des lâches qui ne peuvent
» nous échapper. »

Il franchit le rempart, et toute sa troupe suivit son exemple.

Ce choc fut également funeste aux deux

partis. Les Français, à la vérité, remportèrent le premier fort; mais cet avantage fut acheté par une blessure que reçut Bayard. Sa troupe, — consternée de voir son sang qui coulait à gros bouillons, — ne semblait plus respirer que pour venger sa mort. Plusieurs déchirèrent leur chemise pour étancher le sang : lui-même, croyant toucher à sa dernière heure, dit au capitaine Molard :

« Mettez-vous à la tête de mes gens :
» vous êtes sûr de prendre la ville; mais je
» n'y entrerai pas; je sens que ma blessure
» est mortelle. »

Le duc de Nemours, instruit de ce malheur, s'écria :

— Camarades, vengeons la mort du plus accompli chevalier qui fut oncques.

Bayard mourant avait transmis son courage à ses vengeurs. Les Vénitiens, vivement attaqués, rentrèrent en confusion dans la ville, et se rangèrent en bataille dans la grande place. Les femmes, de dessus les toits, lançaient des pierres et de l'eau bouillante sur les Français, dont la valeur irritée fit des prodiges. Leur victoire fut complète : ils ne perdirent que cin-

quante hommes. Vingt-deux mille Vénitiens, — tant habitants que soldats, — restèrent sur la place. La maison où Bayard avait été transporté fut la seule respectée. Le bruit d'une bataille prochaine hâta son rétablissement.

La dame, chez laquelle il avait logé, le regardait comme l'ange tutélaire de sa maison. Quoiqu'elle ne jouît que d'une fortune bornée, elle mit dans une boîte deux mille cinq cents ducats d'or, et se jetant à ses pieds, elle lui dit :

— Monseigneur, je rends grâces à Dieu de ce qu'il lui a plu, au milieu du saccagement de notre ville, de nous gratifier d'un protecteur auquel je suis redevable de la vie, de celle de mon mari et de mes filles. Chaque jour a été marqué par des traits de bonté que nous avons reçus : nous sommes vos prisonniers ; la maison et tout ce que nous possédons sont à vous par le droit de la victoire ; mais, convaincue de votre générosité, j'espère que vous aurez pitié d'une famille affligée, et que vous vous contenterez de la modicité de ce don.

Bayard, qui jamais n'attacha plus de prix à l'or qu'à l'argile, lui répondit en souriant:

— A combien se monte cette somme?

— Hélas! monseigneur, reprit-elle, je n'ai pu rassembler que deux mille cinq cents ducats; mais, si vous en exigez davantage, je ferai de nouveaux efforts pour en trouver.

— Non, Madame; quand vous m'offririez cent mille écus, je ne les estimerais pas autant que la manière dont vous m'avez traité. C'est moi qui vous dois de la reconnaissance et je serai toute ma vie votre serviteur et votre ami. C'est un devoir que j'ai contracté en recevant ici l'hospitalité.

La dame, saisie d'admiration, embrasse ses genoux, qu'elle baigne de ses larmes.

— Ah! seigneur, lui dit-elle, si vous refusez mon offrande, je croirai que c'est parce qu'elle n'est pas proportionnée à ce que vous avez fait pour nous.

Ses prières furent si pressantes que le généreux chevalier, accepta le présent, en la priant de faire venir ses deux filles. Dès qu'elles parurent, elles se jetèrent à ses genoux. Il les fit aussitôt relever; et, aussi attendri qu'elles, il les remercia de leurs soins auprès de sa personne pendant sa maladie.

— Vous savez, leur dit-il, que les mili-

taires ne sont pas riches en bijoux; mais, voici deux mille cinq cents ducats qu'on m'a forcé de recevoir; je veux que chacune de vous en accepte mille pour vous former un établissement : les cinq cents qui restent, j'en fais madame votre mère dispensatrice.

Tant de grandeur et de désintéressement les rendent immobiles : lorsqu'elles veulent lui exprimer les vœux qu'elles forment pour son bonheur. la voix expire sur leurs lèvres.

Avant de partir, il veut dîner avec le père, et pendant le repas les filles reparaissent pour lui donner un gage de leur reconnaissance. L'une lui présente deux bracelets de fil d'or et d'argent, l'autre une bourse de satin, brodée avec beaucoup de délicatesse. Il fut plus touché de ce don que de tout l'or du Mexique. Il se fit mettre sur le champ les bracelets, et serra la bourse, promettant de conserver ces objets pendant toute sa vie.

Il monta aussitôt à cheval, et la séparation fut aussi douloureuse que si c'eût été un père que l'autorité arrachait à sa famille.



Les femmes, les enfants, les vieillards, le contemplaient avec des yeux avides (page 92)

CHAPITRE VII

Bayard prit le chemin de Ravenne, dont les Français formaient le siège : il fut reçu avec les mêmes démonstrations de joie que si l'armée eût reçu un renfort de dix mille hommes. Le capitaine Jacob lui confia un secret d'où dépendait le salut des Français. L'empereur allié infidèle, avait envoyé ordre, sous peine de la vie, à ses lansquenets d'aller le joindre. Cette désertion aurait livré les Français à la discrétion des Espagnols.

Ils vont ensemble chez le duc de Nemours, qui venait d'assembler un conseil de guerre pour délibérer si on livrerait bataille. Les avis furent partagés : l'alternative était également dangereuse. En cas de disgrâce, l'Italie était perdue pour la France. Tout moyen de retraite était interdit au vaincu, qui aurait à traverser les pays dont le pape, les Vénitiens, les Espagnols et les Suisses étaient les maîtres. C'était de leur désespoir que les Français pouvaient attendre leur salut : ils manquaient de vivres, et il ne leur restait que le choix de périr par la famine ou par l'épée.

Bayard opina qu'on devait livrer bataille, parce que c'était le parti le plus honorable et que si les lansquenets venaient à apprendre qu'ils étaient rappelés par l'empereur, ils seraient empressés à lui obéir. Chabanes, Lautrec et les autres chefs se rangèrent de son avis.

La prise de Ravenne aurait dispensé d'en venir à cette extrémité, parce qu'elle eût ouvert un asile. Aussi, avant d'être forcé de combattre, on résolut de tenter un assaut.

Trois cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied furent commandés

pour cette attaque meurtrière, et trois fois ils furent repoussés avec perte. Le duc de Nemours fit sonner la retraite, et se disposa à donner la bataille.

— Valeureux chevalier, dit-il à Bayard, vous êtes la terreur des Espagnols, qui s'informent si vous êtes dans l'armée. Il serait à propos que vous allassiez leur en apprendre la nouvelle en tentant une escarmouche.

— Mon général, répond Bayard, je les verrai de près.

Le baron de Béarn, intrépide soldat, jaloux de ce qu'on avait confié à un autre une entreprise aussi périlleuse, se met aussitôt en campagne, pour le prévenir.

Bayard, qui n'était point instruit de cette résolution imprudente, partage sa troupe en trois bandes; et, en approchant des ennemis, il apprend que le baron de Béarn leur avait donné une si chaude alerte que toute leur armée était sous les armes. Alors, il réunit toute sa troupe pour soutenir les Français qui fuyaient. Il leur crie :

— A moi, compagnons; les Espagnols sont à nous.

A sa voix, les Français se rallient. Bayard s'élance le premier au milieu des ennemis, dont six tombèrent sous ses coups. L'épouvante les saisit, et en les poursuivant jusque dans leur camp, il aperçoit un gros de cavalerie composé de trois cents hommes d'armes qui s'avançait pour l'envelopper. Sa troupe, impatiente de tenter un nouveau combat, le sollicite de donner le signal; mais comme sa valeur était toujours subordonnée à la prudence, il ne voulut point compromettre sa gloire en luttant contre des forces si supérieures : il fit sonner la retraite, et rentra dans le camp, où le duc de Nemours, en l'embrassant, le félicita d'une si heureuse expédition. Ce fut le prélude de la baille de Ravenne, qui se donna le lendemain.

Le duc de Ferrare et Chabanes conduisirent l'avant-garde, composé de huit cents hommes d'armes. Nemours, Bayard et Lautrec, avec quatre cents hommes d'armes, se réservèrent le corps de bataille, et on laissa quatre mille fantassins pour s'opposer aux sorties que la garnison de Ravenne pouvait faire.

Les Français étaient à peine en mouve-

ment, qu'ils aperçurent l'avant-garde espagnole. Bayard conseilla de faire venir deux pièces d'artillerie pour foudroyer cette avant-garde. On s'en servit avec tant de succès qu'en un moment trois cents hommes d'armes furent détruits.

L'artillerie espagnole, protégée par un bon fossé, faisait un feu meurtrier. Deux mille Français expirèrent sur la place.

Malgré les ravages du canon, les Français, plus irrités qu'abattus, marchaient avec une contenance qui semblait défier la mort. Jaloux de commencer l'attaque, ils fondent sur les Espagnols, qui, fiers de leur nombre, se partagent en deux troupes pour les envelopper. L'émulation de vaincre était si vive que les deux partis suspendaient de temps en temps le carnage pour réparer leurs forces épuisées.

D'Alègre, impatient de voir la victoire trop longtemps incertaine, veut la fixer, en appelant à son secours la troupe du seigneur de la Marck; et, soutenu par les ducs de Ferrare et Chabanes, il défait les Espagnol, qui jusqu'à ce moment avaient paru disposés à mourir plutôt qu'à reculer.

Les Français portaient à l'arçon de leur

selle de petites haches dont ils avaient coutume de se servir pour dresser leurs tentes : ce fut avec cette arme qu'ils assommèrent lesEspagnols.

Bayard apercevant le duc de Nemours, couvert du sang et de la cervelle d'un gendarme tué à ses côtés, lui demanda s'il était dangereusement blessé.

— Non, répondit-il ; mais j'en ai blessé un grand nombre.

— Dieu soit loué, reprit le chevalier : restez tranquille ici, tandis que le capitaine d'Ars et moi nous allons poursuivre les fuyards. Vous êtes vainqueur ; pourquoi vous exposer sans fruit?

Un conseil aussi sage ne fut point suivi. Deux mille Gascons et deux mille Picards furent détachés contre l'infanterie, espagnole, qui, couchée sur le ventre, avait trouvé le moyen de se soustraire au feu de l'artillerie. Cette infanterie eût succombé si elle n'avait été soutenue par deux enseignes de douze cents hommes qui, dans le premier choc, rompirent et culbutèrent les Gascons et les Picards.

Deux de ces fuyards rencontrent le duc de Nemours, et lui annoncent que leur

troupe est défaite. Ce prince, séduit par un courage imprudent, se précipite en désespéré sur la chaussée par où les Espagnols faisaient leur retraite : il n'avait que quinze hommes pour escorte, qui tous périrent sous ses yeux.

Désespéré de les avoir conduits à la mort, il descend de cheval, et armé de sa seule épée, il se jette dans la mêlée en défiant le fer et les arquebuses de l'ennemi. Lautrec survient et crie aux Espagnols :

— Ne le tuez pas; c'est le frère de votre prince.

Cette milice brutale fut sourde à sa voix; et quoique la perte de son sang eût épuisé ses forces, et qu'il fût sans défense, ils le mirent en pièces, et l'on compta seulement sur son visage quinze blessures qu'il reçut quand il était prêt d'expirer.

Il mourut sans regretter la vie, quand on lui dit qu'il avait gagné la bataille.

Avant l'entière déroute des Espagnols, trois cents de leurs gens d'armes échappèrent au carnage par la fuite, et leur exemple fut suivi par l'infanterie italienne, qui se dissipa par la désertion. Le reste périt par l'épée et le canon.

Cette journée fut d'autant plus glorieuse aux vainqueurs qu'ils n'étaient que quinze mille, dont quatre mille, restés en la garde du bagage, n'eurent point de part à l'action. L'armée vaincue était de plus de vingt mille hommes, dont cinquante capitaines restèrent sur la place. Les Espagnols évaluèrent leur perte à seize mille hommes, tant morts que prisonniers.

Cette sanglante victoire fut achetée par la mort du duc de Nemours, du brave d'Allègre et de son fils, de la Cropte-Daillon, d'Humbercourt, des capitaines Molard, Jacob, Fribert, Maugiron, de Grammont, et de Bardassan, qu'on regardait comme la fleur de la noblesse française.

La mort du duc de Nemours aurait jeté dans l'abattement les Français, dont il était l'idole, s'ils n'eussent trouvé un chef digne de lui succéder.

Tous les capitaines, d'une voix unanime, déférèrent le commandement à Magne de Chabanes, seigneur de La Palisse, dont la valeur éclairée par la prudence inspirait une juste confiance à l'officier et au soldat.

Il avait toutes les qualités nécessaires

pour profiter de la victoire de Ravenne; mais, abandonné par les lansquenets que l'empereur avait rappelés, son armée affaiblie fut obligée de se tenir sur la défensive, et de se borner à disputer les passages aux Suisses et aux Vénitiens qui descendaient dans le Milanais.

Les Français se retirèrent dans Pavie, où ils se flattaient de n'avoir rien à redouter de leurs ennemis. Le capitaine d'Ars, qui en fut établi gouverneur, n'oublia rien pour se bien fortifier; mais, malgré ses précautions, les Suisses furent introduits par des traîtres dans la ville, et pénétrèrent jusque dans la grande place, où se livra un combat sanglant.

Bayard, avec trente-six hommes de sa compagnie, combattit pendant deux heures avec tant d'intrépidité qu'il empêcha de pénétrer plus avant. Deux chevaux furent tués sous lui, et cet accident, qui multipliait le danger, ne fit qu'irriter son courage.

En entrant dans la ville, il avait eu la précaution de faire construire un pont, pour ménager à l'armée une retraite. Cette prudence fut le salut des Français, qui au-

raient été accablés par des troupes fraîches qui arrivaient sur des barques chargées de dix hommes chacune. S'ils eussent pu se réunir, il ne serait pas échappé un seul Français.

Ils n'eurent d'autre ressource que la retraite : ils passèrent le pont sans essuyer aucune perte, et eurent le temps de le rompre pour n'être point poursuivis.

Bayard, qui restait toujours le dernier pour favoriser la retraite, fut atteint d'un coup de fauconneau qui emporta la chair de l'épaule jusqu'à l'os. Ses compagnons, croyant que sa blessure était mortelle, parurent inconsolables. Lui seul y fut insensible.

— Rassurez-vous, leur dit-il; je ne crains que l'impuissance de marcher à votre tête.

Il n'y avait point de chirurgien pour le panser; chacun voulut en faire les fonctions. Les uns déchiraient leur chemise pour étancher son sang, les autres mettaient de la mousse sur sa plaie, tous paraissaient frappés du même coup qui menaçait sa vie.

L'armée trouva un asile dans Alexandrie; mais enfin, fondue par la désertion

et les maladies, elle fut obligée d'abandonner la Lombardie, ne conservant que la capitale, Crémone et quelques autres places, dont la possession était nécessaire pour favoriser son retour.

Les débris de cette armée repassèrent les Alpes; et Bayard se rendit à Grenoble où sa présence excita une joie poussee jusqu'à l'ivresse.

Chacun semblait s'approprier sa gloire : les femmes, les enfants et les vieillards le contemplaient avec des yeux avides. Tous se félicitaient de ce que leur province avait produit un guerrier aussi respectable par sa valeur que par sa probité. Toutes les villes donnèrent des fêtes publiques, où tout retentit de chansons faites à sa gloire.

Cet hommage était d'autant plus flatteur qu'il n'était commandé que par le cœur. Les suffrages de ses concitoyens étaient les plus touchants. Le plaisir le plus doux est d'exciter l'amour et l'admiration de sa famille et des compagnons de son enfance.

Le tumulte des fêtes, les suites de ses blessures et de ses fatigues lui causèrent une maladie qui le conduisit au bord du

tombeau. La mort, qu'il avait défiée dans les combats et les assauts, lui parut effrayante quand elle s'approcha de son lit.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, si c'est votre volonté de m'appeler à vous, pourquoi m'avoir refusé la faveur d'expirer aux pieds du généreux duc de Nemours! Mon sang se serait confondu avec le sien et celui de mes braves compagnons, morts dans le champ de la gloire. Pourquoi ne m'avoir pas retiré à vous quand je fus dangereusement blessé à l'assaut de Bresse? Au lieu de mourir comme mes ancêtres dans une bataille, je suis condamné à la honte de mourir dans un lit. Du moins, Seigneur, daignez accepter le sacrifice de ma vie en expiation de mes péchés.

Dès que sa santé fut rétablie, la ville de Grenoble fit des réjouissances publiques; et, par retour, il donna des fêtes aussi magnifiques que celles qu'il avait reçues. Dans la guerre, il se distinguait par sa valeur et ses talents; dans le repos, il faisait éclater un héroïsme paisible, et, pour ainsi dire, domestique, qui demande plus d'efforts que le mépris des dangers.



Le roi voulut être fait chevalier de sa main (page 105)

CHAPITRE VIII

La guerre qui s'alluma du côté des Pyrénées l'engagea à reprendre la cuirasse.

Ferdinand, roi d'Aragon, venait d'envahir le royaume de Navarre sur Jean d'Albret, allié et parent de Louis XII, qui embrassa sa querelle.

L'armée française, commandée par Chabanes, passa les Pyrénées. Bayard, qu'il crut nécessaire à ses succès, fut chargé de conduire l'artillerie. Tous les braves de

l'armée s'empressèrent de marcher sous ses ordres.

Cette campagne ne fut célèbre que par des disgrâces.

Les Français tentèrent de se rendre maîtres de Pampelune ; et, après plusieurs assauts aussi meurtriers qu'inutiles, ils furent contraints d'en lever le siège. Le seul Bayard conserva toute sa gloire par la prise de plusieurs forteresses qu'on fut obligé d'abandonner. Ce fut à l'un de ces sièges qu'il donna l'exemple d'une modération et d'une fermeté qui caractérisent un brave général.

Ayant donné le signal de l'assaut, les lansquenets refusèrent d'y monter, à moins qu'on ne leur donnât une double paye.

Comme il n'avait point d'argent pour assouvir l'avarice de ces mercenaires, il crut les satisfaire par des promesses; mais, ils persistèrent dans leur refus. Il eût pu les punir : il fut assez maître de lui pour s'abstenir d'une sévérité qui aurait répandu l'alarme dans le camp.

Il s'adressa aux aventuriers, non moins avides que les lansquenets ; mais leur attachement pour leur chef leur déguisa le

danger, et tous s'offrirent pour l'affronter.

La place ne fut emportée qu'au troisième assaut, où l'attaque fut aussi rigoureuse que la défense. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée, et la ville fut livrée au pillage.

Les lansquenets lui députèrent trois de leurs capitaines pour lui demander leur part du butin.

Indigné de cette démarche audacieuse, il leur répondit.

— Dites à vos coquins de soldats que, pour prix de leur lâcheté, je ne puis leur envoyer que des licols pour les pendre.

Ces mercenaires, qui ne faisaient la guerre que pour piller, passèrent du murmure à la révolte. Bayard fait sonner à l'étendard : les gendarmes et les aventuriers prennent les armes et marchent dans la résolution d'exterminer cette troupe indocile et rebelle, qui aussitôt rentra dans le devoir.

La levée du siège de Pampelune ne fut pas la seule disgrâce qu'essuyèrent les Français. Le fléau de la famine en emporta plus que le fer de l'ennemi ; et ce fléau était leur ouvrage : en entrant dans la Navarre,

ils en avaient fait un champ de désolation; tout ce qu'ils ne purent consommer en un jour leur parut inutile pour le lendemain. La famine, qui les obligea de rentrer en France, les poursuivit jusqu'à Bayonne, où ils arrivèrent pâles et exténués.

Les débris de cette armée furent redevables de leur salut à la sagesse intrépide du chevalier. Il se tint toujours à l'arrière-garde, où ses manœuvres hardies arrêtèrent l'ennemi.

Dès que les Français furent entrés dans Bayonne, ils y trouvèrent le nécessaire et le superflu. L'intempérance fut aussi meurtrière que la famine qu'ils avaient essuyée.

La mort de Jules II rendit le calme à l'Italie. Son prédécesseur ne s'était occupé, pendant son règne, qu'à susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut fermé les yeux, les Vénitiens, qui n'avaient agi que par son impulsion, firent leur paix avec le roi, qui bientôt eut un ennemi plus redoutable à combattre.

Les Anglais firent une descente en Picardie, et mirent le siège devant Térouane. Le seigneur de Piennes, gouverneur de la province, eut le commandement de l'armée

française, et Bayard servit sous ses ordres.

Le monarque anglais voulut présider à ce siége; et, comme il s'y rendait avec douze mille hommes de pied, et pas un homme de cheval, Bayard forme la résolution de l'enlever sur sa route. Il prend douze cents hommes d'armes aussi déterminés que lui; et, comme il n'avait point d'infanterie, il en demande au seigneur de Piennes, qui lui fait essuyer un refus, disant :

— Le roi m'a chargé de défendre, et de ne rien hasarder.

Le chevalier, furieux de ne pouvoir profiter d'une si belle occasion, fond avec ses gens d'armes sur l'arrière-garde des Anglais, et la met dans un si grand désordre qu'elle abandonne une de leurs pièces d'artillerie, nommée Saint-Jean.

Henri VIII en avait douze de la même forme, qu'il nommait ses douze apôtres, parce que chacune portait le nom d'un de ces hommes privilégiés.

Térouane était alors une place trop importante pour la laisser prendre impunément.

Quoiqu'elle fût investie par une armée

nombreuse, on résolut d'y jeter du secours et des vivres. Tous les moyens furent sagement concertés ; mais les ennemis, avertis par leurs espions, mirent en embuscade douze mille Anglais et cinq mille lansquenets.

Les Français, trop faibles pour résister à cette multitude, s'enfuirent avec tant de précipitation qu'on donna à cette espèce de combat le nom de *la journée des éperons.*

Bayard frémissait de fuir devant l'ennemi. Il s'arrêta avec quinze hommes de sa compagnie près d'un pont si étroit que deux hommes pouvaient à peine y passer de front.

Ce fut dans ce poste qu'il conçut l'audacieux projet d'arrêter l'ennemi : il y fit en effet tout ce qu'on pouvait attendre de la valeur la plus désespérée ; mais, après une courageuse résistance, il sent la nécessité de se rendre.

Dans le temps qu'on capitule, il aperçoit un officier ennemi qui prenait tranquillement le frais sous un arbre, où il s'était débarrassé de ses armes ; il court vers lui, et en l'approchant, lui dit :

— Rends-toi, homme d'armes, ou je te tue.

L'officier anglais, sans défense contre un ennemi armé, remit son épée.

— Et moi, lui dit Bayard, je vous remets la mienne, et je me déclare votre prisonnier.

C'était une énigme difficile à deviner ; et l'Anglais, instruit de l'aventure, se félicita d'avoir rencontré un si généreux adversaire.

L'empereur, en apprenant qu'il était dans son camp, en parut aussi charmé que si Térouane eût déjà été sa conquête; il ne put résister à la curiosité de voir et d'entretenir cet illustre captif.

— Capitaine Bayard, lui dit-il, si j'avais beaucoup d'hommes tels que vous à mon service, je serais assuré de tirer une prompte vengeance de mes ennemis. J'avais ouï dire que Bayard ne fuyait jamais : c'est ce qui excite ma surprise, en le voyant dans ce camp.

— Si j'avais fui, reprit Bayard, je ne serais point ici.

Pendant cette conversation le roi d'Angleterre survint, qui lui fit l'accueil le plus honorable.

Enfin, quoique captif au milieu de ses ennemis, on l'eût pris pour un monarque environné de ses courtisans.

Fatigué de ces distinctions et plus encore du repos, il pria d'être reconduit au camp de son maître, prétendant qu'il n'était point prisonnier.

L'officier qui lui avait remis son épée, et qu'il aurait pu tuer impunément, fut assez ingrat pour exiger une rançon.

La décision de ce différend fut portée au tribunal de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui, après l'examen de l'affaire, prononcèrent qu'il n'était point prisonnier; mais ils exigèrent qu'il restât pendant six semaines sans porter les armes.

On lui accorda seulement la liberté de parcourir les villes de Flandre.

Pendant son séjour dans l'armée ennemie, Henri VIII lui fit les plus magnifiques promesses pour l'attacher à son service.

Le pape Jules, après la journée de Garigliano, lui avait fait la même proposition, avec promesse de le faire capitaine-général des troupes de l'Eglise. Mais le chevalier, insensible à toutes les offres qui tendaient à

lui faire trahir son devoir, fit à l'un et à l'autre une réponse uniforme :

— Je n'ai, leur dit-il, qu'un maître au ciel, c'est Dieu; et qu'un maître sur la terre, qui est le roi de France : je n'en servirai jamais d'autres.

Il ne rentra en France qu'après que les armées eurent pris leurs quartiers d'hiver.

Il eut bientôt à pleurer sur le tombeau de Louis XII, dont la mort causa un deuil public; ce prince, adoré de ses sujets pendant sa vie, leur devint encore plus cher après sa mort. François Ier monta sur le trône, et les hommes qui excellaient dans quelque genre furent moins ses protégés que ses amis; Bayard ne fut point oublié.

Dès que ce nouveau roi eut formé le dessein de conquérir le Milanais, envahi par les Sforze, Bayard, nommé lieutenant-général du Lyonnais, eut ordre de précéder l'armée avec les troupes de cette province.

Il entra dans le marquisat de Saluces, dont le célèbre Prosper Colonne, général du pape, avait fait la conquête.

Quoiqu'il n'eût avec lui que sa compagnie de cent hommes d'armes et quatre mille hommes de pied, il arrêta les enne-

mis dans le cours de leurs conquêtes, en attendant les renforts que lui amenaient Chabanes, Humbercourt et d'Aubigny. Avec ces trois capitaines, il se crut assez fort pour obliger Colonne à abandonner ses conquêtes.

Ces trois collègues, dont le grade était supérieur au sien, furent assez modestes pour lui déférer l'honneur du commandement.

Il justifia cette honorable confiance par la déroute de Colonne, qu'il poursuivit jusque dans Villefranche, dont il se rendit maître. Cette victoire rendit les ennemis plus dociles; ils eurent recours aux négociations.

Les Suisses, instruits de la disgrâce de Colonne, abandonnèrent le dessein de disputer les passages à l'armée française qui pénétrait dans le Milanais sous les ordres de son roi.

Ils paraissaient disposés à une suspension d'armes, lorsque l'éloquence turbulente du cardinal de Sion, ennemi implacable de la France, leur communiqua sa haine et son emportement. Leur imagination fut tellement échauffée par ses invec-

tives contre les Français, qu'ils fondirent comme des furieux sur leur camp dans le temps qu'on se reposait sur l'espoir de la paix.

Le connétable de Bourbon, soutenu de Bayard et du duc de Guise, opposa une si vive résistance à l'impétuosité de leur choc qu'il donna le temps au roi de venir à son secours.

Le carnage fut affreux.

Le duc de Guise, couvert de blessures, dont il guérit du reste, tomba sur un monceau de morts, et il n'y eut que la nuit qui fit cesser le combat.

L'action recommença le matin suivant avec un nouvel acharnement.

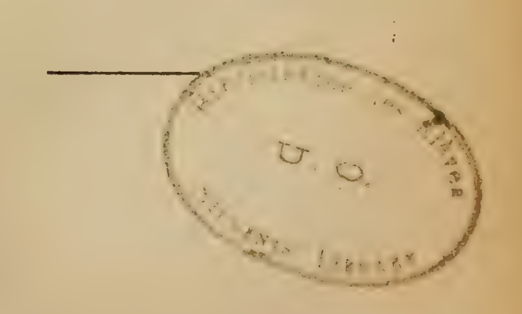
Les Suisses semblaient déterminés à ne point survivre à leur défaite ; mais, rebutés par la perte de douze mille de leurs compagnons d'armes, ils suspendirent le carnage ; et dans leur retraite, ils ne cessèrent de combattre ; on peut dire qu'ils perdirent plutôt leurs forces que leur courage : mais, convaincus qu'ils étaient trop faibles pour lutter contre une armée victorieuse, ils reprirent le lendemain le chemin de leur pays.

Tous les capitaines réunirent leurs voix pour déférer à Bayard l'honneur de cette journée mémorable.

Le roi, pour honorer sa valeur, voulut être fait chevalier de sa main, quoiqu'il y eût dans l'armée plusieurs grands capitaines plus anciens que lui.

L'épée dont il se servit dans cette cérémonie fut révérée comme une relique; et, même après la mort du héros, elle fut recherchée par Emmanuel, duc de Savoie, pour en orner sa galerie.

Comme on ne put trouver cette arme glorieuse, on fit présent au duc de sa masse d'armes, qu'il reçut comme un trophée digne d'être offert à un souverain.





— Ce n'est pas moi, répondit-il, qui dois exciter la pitié (page 118)

CHAPITRE IX

François Iᵉʳ, après la bataille de Marignan, entra triomphant dans Milan.

Dès qu'il n'eut plus rien à conquérir en Italie, il reprit le chemin de la France, dont le feu de la guerre ravageait les frontières. Les impériaux, après s'être rendus maîtres de Mouzon, menaçaient Mézières, seul rempart qui restât à la Champagne.

Le roi convoqua un conseil de guerre, dont le résultat fut de détruire Mézières et

d'en dévaster le territoire, pour ôter aux ennemis les moyens de subsister. Ce conseil était appuyé sur l'impuissance de rassembler une armée, et sur le mauvais état des fortifications de la ville. Ces raisons ne parurent que frivoles à Bayard, qui, opinant à son tour, dit :

— Sire, il n'y a point de place faible où il y a des gens de bien pour la défendre. Chargez-moi de cette affaire, et je vous réponds du succès.

Cette offre fut, sur-le-champ, acceptée. Toute la fleur de la noblesse sollicita l'honneur de combattre sous ses ordres. Il se rendit à Mézières, suivi de ce brillant cortège, à la tête de sa compagnie de cent hommes d'armes.

Son premier soin fut de faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles, et d'assembler les principaux habitants, auxquels il fit jurer qu'ils s'enseveliraient plutôt sous les murs de la place que de consentir à la rendre.

— Camarades, leur dit-il, nous sommes si gens de bien, et en si belle compagnie qu'on ne nous reprochera pas que cette ville ait été perdue par notre faute. Nous

avons fossés et murailles; avant que les ennemis les franchissent, beaucoup des leurs dormirent dans les fossés : si les vivres viennent à nous manquer, nous mangerons nos chevaux et nos bottes.

L'armée impériale parut devant les murs, partagée en deux corps sous les ordres du comte de Nassau et du général Sickengen.

Bayard fut sommé de se rendre, et de dicter lui-même les articles de la capitulation.

Il répondit qu'il était sensible à leurs offres; mais qu'étant chargé de défendre la place, il n'en sortirait qu'en marchant sur un monceau de morts.

Le comte de Nassau, surpris de la fierté de cette réponse, s'écria :

— Ce chevalier croit-il être de bronze ou d'acier ?

Et aussitôt il fait gronder son artillerie avec tant de fracas, que mille fantassins se précipitèrent du haut des murailles et prirent la fuite.

Bayard, au lieu de paraître étonné de cette désertion, dit :

— Tant mieux, j'aime mieux que de tels coquins soient dehors que dedans. Pareille

canaille n'était pas digne de s'associer à notre gloire.

Il usa de tous les secrets de l'art de la guerre pour sa défense; mais la place était si mauvaise que toutes les ressources de son génie auraient été inutiles, s'il n'eût eu recours à un innocent artifice : ce fut de faire une fausse confidence au seigneur de La Marck, auquel il écrivit que douze mille Suisses et huit cents hommes s'avançaient, et même que, le lendemain à la pointe du jour, ils fondraient sur le comte de Nassau son parent.

Cette lettre fut interceptée, comme on l'avait prévu; et les impériaux, pour prévenir le danger qu'ils croyaient prochain, levèrent le siège.

Toute la France apprit avec transport ce mémorable événement. Si cette frontière eût été prise, l'ennemi se serait répandu dans nos plus riches provinces.

Bayard reçut la seule récompense qui peut flatter un cœur généreux et sensible : l'amour du peuple qu'il venait de défendre.

Les habitants de Mézières, — sans bornes dans leur reconnaissance, — ne purent le voir partir sans verser des larmes; ils

l'appelèrent leur père, leur libérateur. La foule embarrassait son passage. Les vieillards, les femmes et les enfants baisaient ses armes et les casaques de ses soldats. Pénétré lui-même de leurs doux transports, il confondait ses larmes avec celles de ce peuple sensible : on ne savait si c'était un jour de deuil ou de fête.

Le souvenir de la délivrance de cette ville s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Après avoir repris Mouzon, il fut joindre le roi, qu'il accompagna dans sa capitale.

Il fut reçu comme s'il eût été le conquérant d'un grand empire. Les grands se firent un devoir de lui rendre visite pour le féliciter. Le parlement de Paris, dérogeant en sa faveur à ses antiques usages, lui envoya une députation solennelle.

Enfin, fatigué de sa gloire et importuné des acclamations publiques, il se retira dans sa province, pour y vivre quelque temps avec lui-même ; mais il se trouva jeté dans un nouveau tumulte de fêtes. Les Dauphinois, fiers de le compter pour un de leurs concitoyens, lui rendirent les mêmes honneurs que s'il eût été leur souverain.

La gloire d'un grand homme semble

être le patrimoine de la province où il est né.

Les Génois, qui, par l'inquiétude de leur caractère, ne pouvaient être ni sujets fidèles, ni républicains dépendant de leurs lois, se lassaient de la domination de la France, qui les traitait plutôt en alliée qu'en souverain.

François Ier, — pour les contenir dans le devoir, — sentit le besoin de leur envoyer un commandant qui pût leur en imposer par l'autorité de son nom. Bayard fut choisi; et le roi, pour le déterminer à accepter cette mission délicate, lui écrivit une lettre qui finissait par ces mots :

« Je vous prie, tant que je puis vous prier, de faire ce voyage pour l'amour de moi, ayant tout espoir en votre personne. »

Bayard qui se fit toujours un mérite d'une prompte obéissance, prit aussitôt la route de Gênes, où sa présence rétablit le calme parmi la noblesse et le peuple.

Dès qu'il eut rétabli le calme parmi cette nation indocile et remuante, il reçut ordre de se joindre à l'armée française, commandée par le maréchal de Lautrec devant Milan.

La désertion des Suisses, qui, au lieu de combattre, s'en retournèrent dans leur pays, mit les Français dans l'impuissance d'exécuter ce qu'ils devaient se promettre de leur supériorité.

Bayard, devenu inutile dans une garnison, se rendit à Grenoble, où, ne pouvant se signaler par sa valeur, il se distingua par son amour pour l'humanité. Le Dauphiné, frappé du fléau de la peste, semblait être devenu le tombeau de ses habitants.

Le héros se consacra au secours du peuple; et, par le sacrifice de sa fortune, il se procura des médecins, des chirurgiens et des médicaments; lui-même se transporta au milieu de la contagion, où sa présence secourable rappela à la vie un peuple de mourants.

Un seul de ses concitoyens dérobé à la mort lui parut une victoire plus douce que des milliers d'ennemis expirant sous ses coups.

Il ne quitta cet exercice de bienfaisance que pour aller joindre l'amiral de Bonnivet, qui lui confia le commandement de huit mille hommes de pied et de quatre cents hommes d'armes, avec huit pièces de

canon, pour faire lever le siège de Crémone. Cette mission le flatta d'autant plus qu'il allait délivrer d'Hébouville, qui avait une conformité de courage avec lui, et qui depuis deux années en défendait le château. La faim, les fatigues, n'avaient pu rebuter son courage; et, quand il se vit attaqué d'une maladie mortelle, il fit appeler auprès de son lit la faible garnison qui lui restait; il lui fit une exhortation si touchante qu'elle lui jura de ne pas lui survivre, serment qui fut si fidèlement observé que le chevalier, entré dans Crémone, ne trouva dans le château que huit soldats n'attendant que le moment de périr sur la brèche.

Les pluies et les orages suspendirent ses conquêtes. Dès qu'il eut rejoint l'armée devant Milan, il en fut détaché avec un corps de deux mille hommes d'armes pour s'assurer de Rebec, poste favorable pour inquiéter l'ennemi, mais trop mal fortifié pour s'y maintenir.

Quoique passionné pour les entreprises périlleuses, il reconnut que c'était pour compromettre sa gloire que le général, l'exposait à une défaite certaine. Il ne

partit que sur la promesse qu'il serait secouru par un corps considérable de gens de pied.

Dès qu'il eut reconnu la faiblesse du poste, il sollicita le renfort promis, ce qui lui fut refusé. Indigné de cette infidélité, il jura de tirer vengeance, l'épée à la main, de celui qui l'avait lâchement trompé.

Le général espagnol, instruit de sa situation, s'avance à la tête de sept mille hommes de pied et de quinze cents hommes d'armes, pour le surprendre.

Bayard était alors retenu dans son lit par une maladie causée par les fatigues et les inquiétudes de l'esprit. Les capitaines qu'il avait chargés de se relever successivement, firent mal leur devoir.

Les Espagnols, étonnés d'un si grand calme, ne trouvèrent que quelques archers qu'ils poursuivirent jusqu'à la barrière, où Bayard accourut avec six de ses hommes d'armes. Il fut joint par le capitaine de Lorges, qui lui amena sa troupe de gens de pied : sa valeur fut toujours subordonnée à sa prudence : quoique élevé dans le mépris des dangers, il vit qu'il n'y avait d'espoir que dans la retraite et l'exécuta

avec tant de capacité qu'il ne perdit que dix hommes et cent cinquante chevaux.

Dès qu'il eut rejoint Bonnivet, il lui fit les plus sanglants reproches ; et, si la mort ne l'eût pas prévenu, il lui eût fait mettre l'épée à la main.

L'armée française s'affaiblissait chaque jour par les maladies et la désertion. Il fallut se décider pour la retraite, qu'on exécuta le lendemain.

Bayard, selon sa coutume, eut le commandement de l'arrière-garde, où le péril était le plus grand. Les arquebusiers ennemis firent un feu si terrible que plusieurs capitaines des plus hardis restèrent sur la place.

Bonnivet, atteint d'une blessure dangereuse, fut dans l'impuissance de donner ses ordres. Il fit appeler le chevalier, et lui dit :

— Je vous prie et conjure, pour la gloire du nom français, de défendre l'artillerie et les enseignes, que je consigne à votre fidélité, valeur et prudence : il n'y a personne dans l'armée qui soit plus capable que vous.

Bayard, qui le regardait comme son ennemi secret, lui répondit :

— J'aurais été flatté de recevoir cet honneur dans des circonstances plus favorables ; mais, quoi qu'il en soit, je vous assure que je les défendrai si bien que, tant que j'aurai un souffle de vie, elles ne tomberont point au pouvoir de l'ennemi.

Il remplit généreusement cette promesse. Les ennemis, toujours attaquant et toujours repoussés, parurent rebutés d'essuyer tant de pertes.

L'artillerie et les enseignes françaises étaient déjà passées, lorsqu'un coup d'arquebuse frappa le héros et lui rompit les reins. Il s'écria :

— Ah ! Jésus, mon Dieu ! je suis mort !

Aussitôt il baise la croix de son épée, et sent ses forces s'épuiser. Ses gens veulent le retirer de la mêlée :

— Non, dit-il, je suis mort ! je ne veux pas, dans ce dernier moment, tourner le dos à l'ennemi ; ce serait la première fois de ma vie.

Quelques Suisses l'aidèrent à descendre de cheval.

— Placez-moi, leur dit-il, au pied de cet

arbre, afin que j'aie la face tournée vers l'ennemi.

Comme il n'y avait point de prêtres pour lui administrer les secours de l'Eglise, il se confessa à son maître d'hôtel, et dicta ses dernières volontés au seigneurs d'Allègre, qu'il chargea d'assurer le roi qu'il mourait son serviteur, et que son seul regret étant de ne pouvoir encore lui être utile.

— Présentez, ajouta-t-il, mes respects à mes seigneurs les princes de France, à tous les gentilshommes et capitaines. Adieu, mes bons amis; je vous recommande ma pauvre âme.

Le marquis de Pescaire, qui était le héros de l'Espagne, fut touché de la mort d'un si généreux ennemi. Il vint pour le consoler; il l'aborda les larmes aux yeux.

— Plût à Dieu, lui dit-il, seigneur Bayard, avoir perdu une partie de mon sang et tous mes biens, et vous avoir pour mon prisonnier en bonne santé! vous auriez éprouvé le cas que je faisais de votre vertus. Depuis que je porte les armes, je n'ai jamais connu votre pareil.

Ce digne appréciateur du mérite qu'on

admirait en lui, fit apporter son pavillon et son lit, qu'il fit tendre auprès du mourant, et lui-même aida à le coucher, en lui baisant les mains, qu'il arrosait de ses larmes.

Toute l'armée espagnole s'empressait autour du héros expirant. Le connétable de Bourbon, qui la commandait, se fit un devoir de le consoler.

— Ah! capitaine Bayard, lui dit-il, que je suis affligé de vous voir en cet état!

— Ce n'est pas moi, répondit-il, qui dois exciter la pitié : on ne doit plaindre que ceux qui, comme vous, portent les armes contre leur souverain et leur patrie.

Après cet entretien, il ne s'occupa plus que de l'éternité.

Ses prières ne furent interrompues que par la mort, qui termina sa glorieuse carrière, le 30 avril 1524, à l'âge de quarante-huit ans.

Ce fut un coup d'arquebuse qui enleva ce héros à la France : il semble que l'horreur que lui inspiraient les armes à feu était une espèce de présage que ce serait par les armes à feu qu'il devait périr.

— C'est une honte, disait-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr par une arme aussi meurtrière dans la main d'un Thersyte que dans celle d'un Achille.

Le plus noble tribut payé à sa mémoire est le regret que le roi François Ier lui-même, témoigna de sa perte.

Ce prince, vaincu dans les plaines de Pavie et prisonnier des Espagnols à Madrid, s'écriait :

— Ah! si le chevalier Bayard eût été vivant et près de moi, mes affaires n'auraient point eu une issue aussi funeste; j'aurais suivi ses conseils; je ne serais jamais sorti de mes retranchements; je n'aurais point séparé mon armée; et puis sa présence m'aurait valu cent vaillants capitaines, tant il avait de créance parmi les miens, tant il répandait de terreur parmi mes ennemis. Ah! chevalier, que vous me faites grande faute. Ah! je ne serais pas ici.

Avant d'expirer, Bayard pria qu'on portât son corps en Dauphiné, afin de mêler ses cendres à celles de ses pères.

On rendit à sa dépouille mortelle les mêmes honneurs qu'aux enfants des rois.

Dans tous les lieux de son passage, les cloches attiraient la foule dans les temples, et l'on ordonnait partout des prières publiques.

Le parlement et la chambre des comptes de Grenoble, allèrent, en grande pompe, recevoir son corps à une demi-lieue de la ville.

Toute la noblesse de la province, avec la bourgeoisie, se fit un devoir d'assister à ses glorieuses funérailles; la province s'empressa de contribuer pour élever un mausolée au héros dont elle empruntait sa gloire.

Un gentilhomme fit ériger son buste et graver son épitaphe à ses dépens.

Rien n'est plus glorieux à la mémoire d'un citoyen que les suffrages de sa patrie.

FIN.

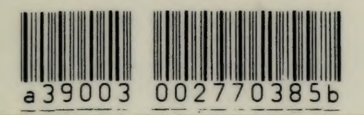
Limoges. — Imp. Eugène Ardant et Cie

va

on or be-
ow there
an extra
nal day.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.



CE DG 0541 . 8
.B318
COO ISLE, RENE D HISTOIRE DE
ACC# 1076677